

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des livres

- Entre deux romans québécois, Alice Parizeau poursuit l'introspection de sa Pologne natale : *Nata et le professeur*. D-3
- Découvrir une féministe du XIXe siècle : Margaret Fuller. D-4
- Un premier roman français où l'Amérique est présente... sous influence de Réjean Ducharme. D-5
- Comment le jazz a débarqué un beau jour à Montréal : un livre de John Gilmore. D-6
- Un ancien ministre qui sait dire avec humour les pages de la petite histoire : *Léon Balcer raconte*. D-7
- Une autre facette de Jacques Ferron : un homme aux prises avec un certain désarroi. D-8
- À trois semaines de Noël, des suggestions de cadeaux puisées à même l'univers des « beaux livres ». D-9 et D-10

Montréal, samedi 3 décembre 1988

CHRYSTINE BROUILLET - LA PATRICIA HIGHSMITH DU QUÉBEC

Des romans gris qui sont aussi des romans d'amour



CHRYSTINE BROUILLET

PHOTO JACQUES GRENIER

FRANCE LAFUSTE

DANS *Le poison dans l'eau*, une jeune femme meurt noyée. L'inspectrice Maud Graham est chargée de l'enquête. Dans *Préférez-vous les icebergs?*, de jeunes comédiennes de Québec sont assassinées. L'insatiable Graham est de nouveau sur le coup.

Graham, c'est le commissaire Maigret de Christine Brouillet, jeune romancière québécoise exilée à Paris depuis trois ans. « Un personnage contemporain, vraisemblable, de dire la romancière, une femme qui a à concilier sa carrière, ses idées féministes, ses préoccupations sociales. » Bref un personnage pivot qui n'est pas sans lui ressembler et qu'elle veut faire revenir dans son prochain roman : « J'ai eu la chance extraordinaire de l'avoir imposée tout de suite; les journalistes m'ont tellement posé de questions sur elle qu'ils m'ont mis la puce à l'oreille. Leurs questions sont finalement mes réponses. »

Est-il indispensable de faire revenir toujours le même personnage ? « Non, bien sûr, mais ça facilite les choses. La personnalité est là, elle est celle d'un enquêteur qui a de la sympathie pour les marginaux, ce qui est plutôt rare. À partir de cet élément fixe, je peux fouiller tout le reste. »

Christine Brouillet écrit des romans noirs depuis 1982. Déjà, dans *Chère Voisine*, pour lequel elle recevait le Prix Robert-Cliche, l'intrigue tournait autour de meurtres à répétition dans la ville de Québec.

Graham n'était pas encore née mais l'intrigue policière servait déjà à aborder un sujet brûlant, le viol. Avec Graham, « cette pessimiste active qui ne se fait plus d'illusions sur le monde mais n'est surtout pas résignée », elle dit ses préoccupations sur l'homosexualité, la prostitution, les femmes battues, la délinquance juvénile.

Autres traits distinctifs de ses deux derniers romans : les crimes y sont commis par amour. « Je serais incapable de faire enquêter Graham sur des questions d'héritage » et les relations entre les personnages, le plus souvent ambiguës, y sont capitales. Quant à l'enquête, elle est « un fil conducteur technique qui me permet de fouiller la psychologie des personnages ». Des personnages ni blancs ni noirs, ni bourreaux, ni victimes.

Alors, pour résumer, celle que l'on appelle la Patricia Highsmith du Québec fait-elle du roman policier, du roman noir, du roman à énigmes ? Christine Brouillet, comme Graham, n'aime pas les appellations contrôlées qu'elle juge trop restrictives : « Elles disparaissent le jour où il n'y aura plus de collections » dit-elle encore, après avoir publié ses deux derniers romans dans la collection *Sœurs froides* de l'éditeur Denoël. En résumé, elle écrit « des romans criminels, des romans sur le paradoxe de la dualité, des romans gris qui sont aussi des romans d'amour ».

Si Christine Brouillet aime nager en eaux troubles, elle a appris où et comment s'ancrer. Rien de ce qu'elle entreprend ne se fait à l'aveuglette.

Mieux, tout s'explique et se justifie, à commencer par le choix d'un genre littéraire : « Quand j'ai commencé à écrire, j'avais peur de céder à la tentation autobiographique. C'est pour ça que j'ai décidé de faire du roman noir. » Mais aussi : « Le roman noir, c'est une école; on y apprend à structurer une intrigue, à lui donner une bonne ossature sur laquelle vont se greffer des personnages, des observations, une atmosphère. »

Écrire n'est pas une question de talent ou d'imagination : « C'est une technique, de ficelles, un métier. » Et c'est pour l'apprendre, ce métier, qu'elle est partie vivre à Paris en 1985. Mais Christine Brouillet apprend vite puisqu'en 1987, Denoël publiait *Le poison dans l'eau* et un an plus tard *Préférez-vous les icebergs?* Ce métier, elle continue de le raboter, de le polir, en lisant et en partageant avec des spécialistes français du roman noir comme Alain Demouzon. « Ils me donnent des conseils que je ne pourrais avoir au Québec où le genre n'est pas pratiqué. » Mais où il se consomme.

Éclectique, Christine Brouillet refuse d'être cataloguée auteur de romans noirs. « Je suis un auteur, point », dit-elle sans entrave. Depuis 1982, elle a en effet écrit quatre romans, un roman-jeunesse, des contes pour enfants et conçu des dialogues pour la radio.

Aujourd'hui, tout en continuant d'écrire pour les enfants, elle collabore comme critique à la revue québécoise *Justice* et prépare son prochain roman sur la sorcellerie : « On trouve sur le sujet des essais mais peu de romans sérieux. Je ne veux

pas que la mémoire de ces femmes-là soit oubliée. Je suis une touchée à tout. Rien ne dit que je ne ferai pas de science-fiction un jour. Chaque genre m'apporte quelque chose. Écrire pour les enfants m'oblige à ressembler ma pensée. Écrire des dialogues me sert dans mes romans. »

Mais, rétrospectivement, c'est à un certain M. Houde, professeur de français au collège Notre-Dame de Bellevue de Québec que revient tout le mérite. Quelle ne fut pas en effet sa surprise de s'entendre dire un jour qu'il fut le premier grand amour d'une de ses élèves de 12 ans : « Je sortais la nuit (elle était pensionnaire) pour embrasser les murs qu'il avait effleurés. C'est par amour pour lui que je me suis mise à écrire. »

Le métier a pris énormément de place dans la vie de Christine Brouillet. Elle lui a sacrifié ses amis et sa famille. A tel point qu'aujourd'hui, elle se dit incapable de faire un choix entre les deux cultures.

Côté travail, elle se dit simplement chanceuse, tout au plus perspicace, capable de saisir les moments opportuns et les bonnes maisons d'édition. D'un côté de l'océan comme de l'autre, que ce soit à la Courte Échelle comme chez Denoël, elle est reçue les bras ouverts.

Elle ne gagne pas des mille et des cents, bien sûr, mais dit avoir une « chance insolente » et « se payer un luxe extraordinaire, la liberté ». Le talent, elle le laisse aux autres comme si c'était une grâce qui n'avait pu la toucher. Ce sont là des doutes qu'il convient vite de dissiper.

Les éditions Boréal célèbrent leurs 25 ans

GUY FERLAND

LES ÉDITIONS Boréal célèbrent cette année leur 25e année d'existence avec une production plus abondante que jamais, tant au niveau de la quantité que de la qualité. « On a publié en effet 49 titres cette année et reçu plusieurs prix littéraires, dont le prix du Journal de Montréal pour *Béatrice vue d'en bas* de Michèle Mailhot et le grand prix de la ville de Montréal pour *Le fou du père* de Robert Lalonde », font remarquer en entrevue les joyeux directeurs de Boréal, Antoine Del Busso et Pascal Assathiany.

Les deux associés poursuivent sur le même ton de la confiance : « On a également commencé une percée en France en faisant diffuser les livres Boréal par le Seuil, en plus de coéditer quelques autres livres (*L'état du monde*, par exemple). On mise beaucoup aussi sur la collection de format intermédiaire Compact pour renouveler notre fonds littéraire. » Toutes ces nouveautés, qui ont marqué l'année écoulée, n'empêchent pas le Boréal de poursuivre dans la ligne directrice des pères fondateurs.

C'est en 1963 qu'un groupe de pédagogues et d'historiens, formé de Denis Vaugeois, Gilles Boulet, Pierre Gravel, Lévis Martin et Albert Tessier, fonde les éditions Boréal Express à Trois-Rivières, après avoir lancé sur le marché une revue d'histoire du Canada, connue sous le nom de *Journal d'histoire du Canada*. Ces historiens avaient une visée pédagogique en tête et voulaient raconter différemment l'histoire pour intéresser les jeunes. Ils ont réussi au-delà de leur espérance. En 1968, ils réalisent une synthèse de leurs travaux intitulée d'abord *Histoire 1534-1968* avant d'être publiée sous le titre de *Canada-Québec* par le Renouveau pédagogique. La même année, Denis Vaugeois décide de publier son mémoire de maîtrise en livre sous le titre *Les juifs et la Nouvelle-France* dans la collection 17/60, pour souligner la conquête. C'est à cette occasion que les éditions Boréal Express voient réellement le jour.

À raison d'une dizaine de livres par an, et de façon artisanale, la



PASCAL ASSATHIANY, À GAUCHE, AVEC ANTOINE DEL BUSO.

PHOTO JACQUES GRENIER

maison d'édition continue dans la même veine historique. Le premier gros succès de librairie est le livre de Claude Morin, *Le combat québécois* en 1973. Déjà à ce moment, le Boréal Express tente l'expérience de la coédition avec François Maspéro. « Mais c'est en confiant en 1976 la diffusion de ses livres à Dimédia que le Boréal Express s'assure une présence accrue en librairie et une ra-

tionalisation des efforts de production », soutient Antoine Del Busso. Cette année-là marque également le retrait de Denis Vaugeois de la maison d'édition puisqu'il se lance en politique active. Antoine Del Busso lui succède et tente, avec l'aide d'Hélène Bousquet, dans un premier temps, de professionnaliser les divers processus de la production. « Heureusement, confie Antoine Del

Busso, l'état financier de l'entreprise était sain. Aucun emprunt important, aucune dette, presque pas de frais administratifs et un crédit établi au Conseil des arts. À l'époque, j'étais professeur de science politique au collégial et je cumulais les deux fonctions. Ce n'est que depuis 1982 que je m'occupe entièrement de la maison d'édition. »

Mais, entre-temps, la maison s'est

agrandie. La publication de *L'histoire du Québec contemporain* en 1979 remporte un gros succès auprès du public. À partir de 1977, on élargit le domaine de l'édition aux sciences humaines et, en 1981, on publie un premier roman remarqué, *Le Canard de bois* de Louis Caron, coédité en France par le Seuil. Depuis, la littérature obtient quatre à six titres par année. « On découvre de nouveaux auteurs, tels les François Gravel et Jacques Savoie et on publie des valeurs sûres dans le domaine littéraire, souligne Pascal Assathiany. On gagne, en peu de temps, la reconnaissance de l'institution littéraire avec l'obtention de quelques prix littéraires, comme ceux de Jacques Brault pour *Agonie*, de Fernand Ouellette pour *Lucie ou un midi en novembre*, d'Yvon Rivard pour *Les silences du corbeau* et de Gilles Archambault pour *L'obsédante obèse*. Mais c'est l'accueil du public qui nous importe, et il a été positif au-delà de nos espérances bien souvent. Notre plus grand succès, à ce niveau, est l'autobiographie de Gabrielle Roy, *La déresse* et l'enchantement. »

Le premier livre à avoir été diffusé sous le nom Boréal en France est *Le fou du père* de Robert Lalonde. « Bizarrement, c'est ici au Québec que les ventes ont augmentées », remarque Pascal Assathiany.

Depuis 1986, Pascal Assathiany, ancien libraire et actuel directeur de Dimédia, s'est joint à Antoine Del Busso pour diriger les éditions Boréal Express qui prenaient une ampleur considérable. Jacques Godbout assure la présidence du comité d'administration et le comité littéraire est composé, en plus des deux directeurs et du président du conseil d'administration, de Daniel Latouche, de Paul-André Linteau et de François Ricard.

Quels critères président à la sélection d'un manuscrit pour la publication chez Boréal ? « On regardait avant tout la qualité littéraire, la pertinence du sujet et l'adéquation entre nos priorités et le texte avant de publier un livre, explique Pascal Assathiany. Le comité de lecture émet habituellement un avis de publication. »

Voir page D - 8 : Boréal

Soir de danse à Varennes



Roman du souvenir et de l'espoir tout à la fois, *Soir de danse à Varennes* met en scène un septuagénaire qui regarde sa vie et les femmes qui l'ont peuplée. Quatrième roman de Robert Baillie, professeur dans un cégep de Montréal, cet ouvrage paraîtra sous peu aux Éditions de l'Hexagone.

ROBERT BAILLIE

DEPUIS la mort de Gerlande, une peur constante me poursuit. Mon fils et ma bru tentent de me convaincre de la précarité de ma situation d'homme solitaire. Ils me disent en danger de vivre seul à mon âge avancé dans une si grande maison isolée au bord de l'eau. L'entêtement du couple n'a d'égal que ma résolution à moi, Edmour Huard, de vivre pleinement et jusqu'au bout. Je tiens à jour de ce que j'ai toujours associé à ma propre indépendance, ma propre autonomie, ma souveraineté d'homme libre : ma maison. Pas question que je cède là-dessus !

Quand l'ombre d'un malaise physique se manifeste, je m'empresse à y remédier le plus rapidement, le plus efficacement possible. Mais ce qui me dérange davantage, ce sont ces autres menaces plus mesquines et plus trahissantes qui m'attaquent quelquefois, non dans mon corps, mais dans mon esprit. Ma mémoire et ce

Voir page D - 8 : Varennes

Gilbert Choquette
L'étrangère
ou Un printemps condamné
Roman



• l'Hexagone

224 pages — 16,95 \$

GILBERT CHOQUETTE L'ÉTRANGÈRE OU UN PRINTEMPS CONDAMNÉ

- Gilbert Choquette nous propose un roman étonnant dont on n'oubliera pas de sitôt le double titre.
- C'est l'histoire d'un destin pathétique, celui d'une jeune et géniale artiste peintre à qui tout souriait pourtant!
- Ce romancier, salué par la critique et considéré comme un classique, fouille encore plus profondément l'âme humaine avec ce huitième roman.
- Gilbert Choquette vient d'entrer dans la collection de poche Typo avec *La mort au verger*, préfacé admirablement par Pierre Vadeboncoeur et, à propos duquel la critique récente a évoqué *Crime et châtiment* de Dostoïevski.

ROMAN



l'Hexagone

lieu distinctif d'édition littéraire québécoise

ROMAN



Le plaisir des Livres

Un roman qui se laisse lire mais ne prend pas de véritable envol

FASCISTE
Thierry Marignac,
Romans Payot, 209 pages.

PAUL GAGNÉ

LE MOINS QU'ON puisse dire, c'est que Thierry Marignac ne s'est pas donné grand mal pour maquiller l'univers dans lequel baignent les personnages de *Fasciste*, son premier roman. Derrière le « Front », que dirige l'« Ogre », le lecteur a tout de suite fait de reconnaître le Front national et Jean-Marie Le Pen.

Pourtant, le récit n'est pas la dénonciation qu'on aurait pu imaginer, ni même, à proprement parler, une politique-fiction. Du Front, on apprend peu de choses, sinon qu'il est animé par « un courant de haine » et qu'il emprunte à des sources pour le moins inattendues : « Le Front est calqué sur l'organisation des communistes : il y a deux structures, officielle et clandestine ». L'« Ogre », quant à lui, n'est jamais qu'évoqué. Marignac a plutôt choisi d'utiliser le contexte d'une organisation politique

controversée pour tracer le portrait complexe (mais pas toujours convaincant) d'un tout jeune homme, qui succombe à la tentation de l'extrémisme.

Au sortir du service militaire, Rémi Fontrevault, un fils de bonne famille, reprend sans grand enthousiasme ses études, tout en faisant de la traduction. Il est un « putain d'intellectuel », capable d'asséner au passant des remarques comme celle-ci : « Vous aussi, vous portez sur vous le romantisme suicidaire de la race ». Seulement, il y a sur son tee-shirt une croix gammée. En fait, la guerre et la destruction exercent sur lui une fascination qui le conduira d'abord à Belfast, où il côtoiera des membres de l'IRA, puis sur le ring (il devient adepte de la boxe thaïlandaise) et enfin au Tchad, en qualité de mercenaire français. (Lui et Lieutenant, son mentor, appartiennent à une « unité spéciale » du Front et seront en quelque sorte sacrifiés par les dirigeants, au nom de la respectabilité.)

Pourtant, Rémi ne pense rien de

bon de la politique. À son avis, la seule chose qui soit pire, c'est la démocratie. « Ce pourrissoir, cette bête puante ». Pourquoi donc se laisse-t-il entraîner dans l'engrenage du fascisme et de la violence ? Certes, il a « la nostalgie de l'Europe ». Mais, en même temps, c'est un « fasciste sans préjugés », qui ne croit pas à une « suprématie de fond de la race blanche » et qui, par surcroît, se dit « incapable d'autorité » : « ma force, écrit-il, est faite de fragilité ». Et s'il se bat, c'est « parce qu'il n'y a rien d'autre à faire ». Dans ce réseau de motivations équivoques et contradictoires, dans ce « chaos intérieur », le lecteur a peine à discerner une direction, voire une cohérence.

Comme si tout cela n'était pas suffisant, Rémi vit avec la sœur de Lieutenant une histoire d'amour qui sonne faux. Irène, qui fait partie de ces « élégantes jeunes giscardiennes à la fesse nerveuse, chirciennes tout sourire et roulis d'épaules », partage bien entendu les valeurs de son frère et de son amant : « Je suis une vraie fille de nazi. J'aime les hom-

mes ».

Naturellement, Rémi entretient avec son père des rapports conflictuels : « D'ailleurs, je ne lui parle pas, même si, de temps en temps, on se fait la conversation. Il y a une bonne galaxie et demie entre nous. » Pourtant, il en adopte le verbe : « Je m'applique à imiter le phrasé paternel, que j'admire : articulé, précis, neutre avec un écho glacial ». Pratiquant une écriture nerveuse, qui allie les phrases courtes avec un vocabulaire « branché », Marignac (qui est aussi journaliste) retrouve parfois « cet écho glacial », mais sans jamais parvenir à tirer le récit d'une certaine lourdeur.

Qu'on ne s'y méprenne pas : *Fasciste* est un roman qui se laisse lire sans trop de mal. Toutefois, en négligeant d'exploiter à fond le cadre pourtant prometteur d'une organisation politique d'extrême-droite, pour se cantonner dans l'étude d'un cas d'espèce vraisemblablement atypique, Marignac a d'entrée de jeu rogné les ailes de son récit.

LA VIE LITTÉRAIRE

GUY FERLAND

Concours de création littéraire

L'office franco-québécois pour la jeunesse invite les jeunes auteurs de 18 à 35 ans à participer au concours de création d'une nouvelle littéraire. Aucun thème n'est imposé aux participants. Il est toutefois impératif que les deux premières phrases des nouvelles soumises soient les suivantes : « Il y a longtemps, bien longtemps que je voulais aller dans cette ville. C'est une grande ville pleine d'animation, plusieurs milliers d'hommes l'habitent, n'importe quel étranger y est admis. » Franz Kafka, *Récits et fragments narratifs*. Les auteurs participants devront donc les inclure dans leur texte, qu'ils les paraphrasent ou non. Ce concours de nouvelles est doté d'une bourse de \$ 5,000 offerte par l'Office franco-québécois pour la jeunesse. Le jury de sélection présidé par Gilles Archambault sera complété par mesdames Andrée Chedid et Madeleine

Gagnon ainsi que messieurs Pierre Morency, Alain Gerber et Tahar Ben Jelloun. Les candidats devront être âgés de 18 à 35 ans, résider soit au Québec soit en France et faire parvenir leur manuscrit dactylographié (15/25 feuillets) en français, au bureau de l'OFQJ à Montréal, avant le 31 juillet 1989. La nouvelle qu'ils soumettront doit être originale et inédite. Le règlement du concours et les formulaires d'inscription sont disponibles sur demande à l'OFQJ, 1214 rue de la Montagne, Montréal, H3G 1Z1. Tél. : (514) 873-4255.

Québec/Amérique et la France

Les éditions Québec/Amérique sont en voie de conclure un accord avec La Table ronde pour coéditer et distribuer en France, via Gallimard, le roman de Claude Fournier *Les Tisserands du pouvoir*. Selon les termes de l'accord, le roman devrait sortir en mai en France à 20,000 exemplaires pour le premier tirage. D'autre part, on apprend de source sûre que les éditions Larousse ont pris une option sur la diffusion des dictionnaires visuels et du Multidictionnaire édités

par Québec/Amérique. « Cela démontre, affirme Jacques Fortin, que les Français nous font maintenant confiance dans le domaine de l'édition et de la langue. Cela nous donne accès à une vaste banque de renseignements et à nouveau marché. Et cette option n'est que le premier pas vers d'autres projets avec Larousse, assure le pdg de Québec/Amérique. »

Les éditions Héritage ont 20 ans

Les éditions Héritage fêtent cette année leur 20^e anniversaire. Depuis plusieurs années, cette maison d'édition joue un rôle de premier plan dans le domaine de la littérature jeunesse. Cette année a vu la naissance d'un nouveau secteur d'activités pour la maison : l'édition de titres jeunesse en anglais destinés au Canada et aux États-Unis et signés d'auteurs québécois.

Norbert Spehner à l'honneur

Norbert Spehner a remporté le grand prix de la science-fiction française, dans la catégorie essais, pour son ouvrage *Écrits sur la science-fiction* paru aux éditions Le Préambule. Ce prix, doté d'une bourse de 2500

francs, a été décerné dans le cadre du premier Festival de l'imaginaire tenu dans la ville de Clermont-Ferrand. Rappelons que l'ouvrage primé est un livre de références bibliographiques qui recense les études sur la science-fiction (littérature, cinéma, bande dessinée) publiées (en anglais, en allemand, en français et d'autres langues) entre 1900 et 1987.

Rencontres

Trente écrivains québécois se rassemblent les 9 et 10 décembre au Centre Innovation et à la librairie Laliberté pour rencontrer leurs lecteurs, petits et grands. Ils se prêteront à des séances de signatures. Tous les publics sont conviés, qu'ils soient amateurs de beaux livres sur la peinture, d'essai ou de littérature.

Normand Chaurette et Jean Éthier-Blaiss seront à la librairie Hermès aujourd'hui entre 14 h et 16 h pour signer leur nouveauté, *Scènes d'enfants* et *Entre toutes les femmes* parus aux éditions Leméac.

Henri Tranquille et Yves Gauthier invitent le public à rencontrer l'écrivain Pierre Des Ruisseaux au Bar le Mélomane, 812 rue Rachel, le lundi 5 décembre de 20 h à 21 h.

Dans le cadre du programme « Rencontre avec des écrivains » du Conseil des arts du Canada, l'espace global galerie et l'attacq, en collaboration avec le café Central, présentent Louise Desjardins, le lundi 5 décembre, et Alain-Arthur Painchaud, le mardi 6 décembre, au café Central à 6 heures.

La place aux poètes reçoit Madeleine Gagnon le 7 décembre à la Folie du large, 1021 rue Bleury, à 21 heures.

À l'émission Présent dimanche de Radio-Canada, demain matin vers 9 h 30, Michel Cormier, le lauréat du prix Judith Jasmin pour la radio, s'entretient avec Alan Gottheil, auteur de *Les Juifs progressistes du Québec* paru aux éditions Par ailleurs.

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1	Le Zèbre	Alexandre Jardin	Gallimard	(1)*
2	Quoi? L'Eternité	Marguerite Yourcenar	Gallimard	(5)
3	Les Tisserands du pouvoir	Claude Fournier	Québec/Amérique	(3)
4	Le Bûcher des vanités	Tom Wolfe	Sylvie Messinger	(2)
5	L'Exposition coloniale	Erik Orsenna	Seuil	(7)
6	Les derniers jours de Charles Baudelaire	Bernard-Henri Levy	Grasset	(8)
7	Anne quitte son île	Lucy-Maud Montgomery	Québec/Amérique	(4)
8	Le Boucher	Alina Reyes	Seuil	(6)
9	Ma chère petite sœur	Gabrielle Roy	Boréal	(-)
10	La Lectrice	Raymond Jean	Actes Sud	(9)

Ouvrages généraux

1	Histoire générale du Canada	Paul-André Linteau	Boréal	(1)
2	Le guide de l'auto 89	Collectif	La Presse	(3)
3	Lendemain piégés	Claude Morin	Boréal	(2)
4	Le Cristal et la chimère	Fernand Séguin	Libre Expression	(4)
5	L'Homme qui devint Dieu	Gérald Massadié	Laffont	(5)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc, Québec : Parloute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinières, Trois-Rivières : Clément Morin, Ottawa : Trillium, Sherbrooke : Les Bibles G.-G. Caza, Joliette : Villeneuve, Drummondville : Librairie française. * Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

Un douanier censeur

Lawrence Boyle, de la librairie L'androgyné, nous fait part de la décision des douanes et accise d'interdire la diffusion du livre de Kathy Acker intitulé *Empire of the Senseless*. Selon un avis de classement tarifaire expédié par Revenue Canada, ce roman contrevient aux stipulations de l'article 114 du Tarif des douanes.

« L'agent responsable de cette décision, précise M. Boyle, a déclaré que le livre contient des passages trop descriptifs, représentant le viol, l'inceste et la sodomie, ce qui efface

les mérites littéraires de l'oeuvre de Acker.

L'agent des douanes a admis qu'il n'avait reçu aucune formation pour exercer la fonction de censeur, qu'il ne connaissait pas les autres oeuvres de Acker et qu'il avait seulement fait une lecture rapide et incomplète du livre. « On peut demander des renseignements sur cette affaire au bureau en chef des douanes canadiennes en contactant Linda Murphy au (613) 954-7048.

Une nouvelle collection de poche prometteuse

GUY FERLAND

CLAUDE SIMON
par Lucien Dallenbach

PETER HANDKE
par Georges-Arthur Goldschmidt

FRANCIS PONGE
par Jean-Marie Gleize

GEORGES PEREC
par Claude Burgelin
Seuil
coll. « Les contemporains »

Les éditions du Seuil ont lancé récemment une nouvelle collection de poche haut de gamme qui regroupe

des études sur des écrivains contemporains. Ces essais sur des auteurs renommés sont signés par des grands spécialistes des oeuvres étudiées. Jusqu'à maintenant, quatre titres sont disponibles. On annonce, en préparation, des volumes sur Michel Butor, Ludwig Wittgenstein, René Char, Walter Benjamin, Jacques Derrida, Henri Michaux et Thomas Bernhard. La présentation de chaque livre est soignée et abondamment illustrée. La collection est dirigée par Denis Roche qui s'occupe également de la collection « Fiction et Cie » chez le même éditeur. « Les contemporains » deviendra vite un complément indispensable à la collection « écrivains de toujours ».

LA RECHERCHE

57, RUE DE SEINE 75280 PARIS CEDEX 06 - TÉL. (1) 43 54 32 84

NUMÉRO SPECIAL

LA RECHERCHE SPECIAL



N° 204 NOVEMBRE 1988 5,50\$

QUELS ORDINATEURS POUR DEMAIN ?

par J.J. Duby
L'ARCHITECTURE DES NOUVEAUX ORDINATEURS
par J.P. Sansonnet
LES SUPERCALCULATEURS A TRANSPUTERS
par T. Munéan
L'ORDINATEUR CELLULAIRE
par P. Greussay
LES MACHINES DE VISION
par O. Faugeras
LES MACHINES A RÉDUCTION ET L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE
par B. Lécussan et coll.
LES MACHINES NEURONALES
par L. Personnaz, G. Dreyfus et I. Guyon
L'ORDINATEUR OPTIQUE
par B. Hönerlage, J.B. Grun et R. Lévy
LES SYSTÈMES INFORMATIQUES RÉPARTIS
par J.P. Verjus
LES RÉSEAUX D'ORDINATEURS
par R. Dubois et C. Brésillon
L'AVENIR DES MÉMOIRES DE MASSE
par C. Brésillon
LE MICRO-ORDINATEUR DE L'AN 2000
par A. Truong Trong Thi et P. Vandeginste
L'EUROPÉ DES NOUVEAUX ORDINATEURS
par J. Stern

OFFRE SPÉCIALE D'ABONNEMENT • Un an: 39,00\$

Je souscris un abonnement d'un an (11 nos), à LA RECHERCHE, au prix de 39,00\$.
Veuillez payer par chèque établi à l'ordre de Diffusion Dimédia Inc.

Nom _____ Profession _____
Adresse _____ Ville _____ Code Postal _____

À retourner accompagné de votre règlement à : Diffusion Dimédia, 539, Boul. Lebeau, Saint-Laurent H4N 1S2.

*Un délai, d'au moins 8 semaines, interviendra entre la date de la demande d'abonnement et la réception du premier numéro.
L'abonné(e) le sera pour un an, à compter du premier numéro reçu.

Les best-sellers vlb

COYOTE de Michel Michaud

Une terrible histoire d'amour, avec Pointe-aux-Trembles comme toile de fond et l'année 1966, l'époque où tout était encore possible! « La plus belle découverte littéraire depuis Réjean Ducharme, avec des influences de Kérouac, Céline et Genet. Une écriture crachée, spontanée, provocante. Un grand roman! »
Gaston L'Heureux, CKAC. 292 pages — 16,95\$

LE PONT DE LONDRES de Louis Gauthier

La suite du Voyage en Irlande avec un parapluie. Un voyage prétexte à la recherche de l'Inde et de la paix intérieure. « Une écriture impeccable et belle qui semble couler de source... Ce qui frappe dans les récits de Louis Gauthier, c'est la justesse du ton, le choix judicieux des termes, la simplicité du propos, sans fioriture ou maniérisme. »
Guy Ferland. *Le Devoir*. 96 pages — 9,95\$

LE DÉSARROI de Julien Bigras et Jacques Ferron

La rencontre d'un grand psychanalyste et d'un grand écrivain: cela donne cette correspondance, étalée sur deux ans, à travers laquelle l'un et l'autre échangent propos et confidences d'une valeur inestimable sur la folie, et surtout la folie des femmes, celle que Ferron a côtoyée de près à Louis-Hippolyte-Lafontaine, et sur l'écriture. Un ouvrage essentiel!
178 pages — 14,95\$

MYRIAM PREMIÈRE de Francine Noël 22e Mille!

Le roman de notre époque. Le deuxième volet de la grande fresque romanesque commencée avec *Maryse*. Un roman où l'humour et l'imagination ne font jamais défaut, avec, en toile de fond, l'année 1983. « Francine Noël signe un des trois ou quatre grands romans de la décennie. »
Réginald Martel. *La Presse*. 513 pages — 19,95\$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Le plaisir des Livres

«L'oeuvre d'art peut-elle changer quoi que ce soit à l'indifférence du monde?»

NATA ET LE PROFESSEUR
Alice Parizeau
Montréal, 1988
Québec/Amérique, 274 pages

ALICE PARIZEAU a écrit tant de bons romans qu'on imagine mal qu'elle puisse encore se surpasser elle-même. C'est pourtant



Jean-Roch
BOIVIN
Lettres
▲ québécoises

une impression qui persiste chez moi deux jours après avoir terminé la lecture de *Nata et le professeur*, alors que je relis les passages que j'ai soulignés et que je tombe sur cette question de la puissance de l'oeuvre d'art qui me semble au centre de ce nouveau roman.

Je me demande encore pourquoi ses romans situés au Québec m'ont laissés plus tiède que ses romans « polonais », puisqu'on ne peut guère soutenir que le talent de la romancière varie en fonction de ses sujets. Pour me défendre d'être parfaitement subjectif, j'en viens à la conclusion que cela tient aux raisons historiques qui ont fait de la Pologne un pays crucifié par toutes les dominations et aujourd'hui le lieu exemplaire de la solidarité des petits. En choisissant de faire d'un professeur le personnage central de son roman, la conteuse chevronnée arrive à lui donner une résonance particulière, car c'est à ceux-là, n'est-ce pas, qu'il revient

de formuler les doutes et les grandes questions.

Henryk Wolinski était à peine adolescent lorsqu'il traversa clandestinement la frontière hongroise avec sa mère et sa soeur. Son père est mort dans l'armée et c'est grâce à la générosité de son oncle Olgierd qu'il a pu faire des études en Angleterre et devenir professeur dans un lycée polonais à Paris. Mais au moment où commence le roman, le lycée a été fermé par le gouvernement français et « le professeur » travaille comme infirmier dans un hôpital psychiatrique. Sa mère est morte, il n'a plus guère d'affinités avec sa soeur et il mène une existence chiche de célibataire solitaire. Il sent sa vie s'enlisier dans l'impuissance et la médiocrité, mais deux événements vont venir la bouleverser étrangement. Le premier est la rencontre de Nata, une belle jeune chanteuse polonaise à qui il accepte de donner des cours de diction. Le second c'est la mort de l'oncle Olgierd dont il reçoit les peintures en héritage.

Nata va s'éprendre de lui mais Henryk, beaucoup plus vieux qu'elle et marqué par les désillusions de sa vie d'apatride, tente de résister aux rêves de gloire de la jeune fille. Il voudrait l'aider mais garder sa place. Finalement, il la recueillera pour l'arracher aux troubles combines de ce jeune homme qui lui tient lieu d'agent artistique. Homme de passion mesurée, Henryk connaîtra par elle les aller-retour de l'amour, les doutes et la jalousie.

Plus encore que l'amour de Nata,



ALICE PARIZEAU

PHOTO KÉRO

ce sont les peintures de l'oncle Olgierd qui vont venir changer la portée de son destin. Car ces peintures témoignent des atrocités commises par les Soviétiques et surtout du « massacre de Katyn » où son propre père a été assassiné. À partir de ce moment, l'avenir est décidé pour le professeur Wolinski. Cet homme sans qualité devient le héros de l'honnêteté. Il va se consacrer à l'avenir de Nata et à faire connaître l'oeuvre de son oncle, oublieux du profit qu'il pourrait en tirer. « Moi, je suis vieux et usé, pense-t-il. Il ne me reste plus qu'à remplir une dernière mission, celle de rendre célèbres les toiles de l'oncle Olgierd et ensuite je pourrai

m'enfoncer tranquillement dans une existence végétative. Car elle me quittera, ma belle Nata, dès qu'elle réussira et ne me laissera rien en dehors des souvenirs plutôt amers. »

Mais cela ne se passera pas tout à fait comme ça. Ce serait sans compter sur la romancière qui sait mener l'aventure à la façon des romans-romans, mais qui ne se prive pas pour autant de lui faire véhiculer les grandes questions que pose le destin des individus et des peuples.

Grâce à un riche américain d'origine polonaise, le professeur Wolinski réussira à organiser un événement d'envergure internationale à Lille et des musées étrangers, la Vatican même, voudront acheter les toiles dénonciatrices. Par un habile retournement de l'histoire le professeur devra même effectuer un voyage en Pologne, démontrant ainsi « qu'une oeuvre d'art aura toujours une portée plus grande auprès des masses que les raisonnements politiques ».

De cela, toute l'oeuvre romanesque d'Alice Parizeau témoigne, qui aura plus fait pour faire connaître le singulier destin de son pays d'origine que tous les médias réunis asservis à l'événement ne le pourront jamais.

Je n'ai rien dit de ce qui attend l'amour de Nata et du professeur, ni de la finesse d'analyse avec laquelle l'auteure a su créer autour d'eux tout un monde de personnages attachants, car il y a là un grand roman à découvrir et un talent porté à son niveau d'excellence.

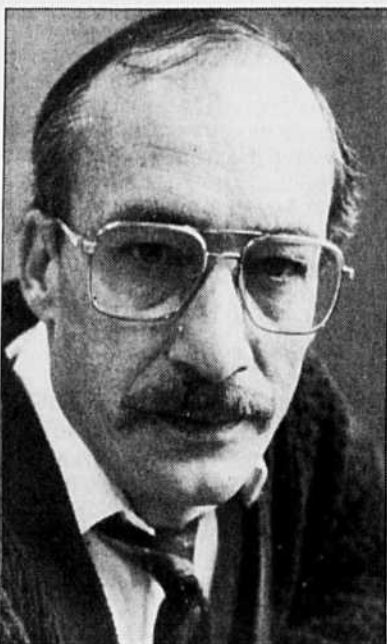
et quand ils s'emportent parce que de grosses pattes blanches se posent sur leur soeur ou leur fille, ils se calment bien vite et quittent les lieux.

Lorsqu'enfin sonne l'heure de la révolte, ces gens-là « organisent » la réserve comme le ferait un maraudage syndical. Régulièrement, l'auteur les fait poser dans leur cuisine, en train de se regarder dans les yeux d'un air profond, de cuisiner le boeuf aux légumes ou de boire les litres de café qu'ils se versent mutuellement quand l'action a envie de se relâcher. Quand à cette fameuse initiation imposée par le grand-père au jeune héros, elle n'est rien d'autre, grâce au talent de l'auteur, qu'un week-end un peu rude dans le fond d'un bois. En revanche, on sent le soin extrême qui a été pris pour la description des scènes de viol d'Amérindiennes. De l'indignation comme source de l'éloquence...

C'est déjà faire trop d'honneur à ce livre que de lui consacrer plus de temps, même si ce devait être pour en dire tout le mal que l'on en pense.

ce manichéisme à chaque page du roman : Bill, le héros amérindien est athlétique; Tyna, sa soeur, agit tous les soirs ses cheveux de jais dans un club de danseuses nues et fait saliver de sales blancs, aux chairs flasques; Tom, le père est un homme doux, bon mari, bon travailleur; ses compagnons de chantier, des brutes vulgaires; les policiers, le maire et autres notables : des pourris. L'auteur a soigneusement réparti le bien et le mal dans chaque camp au point qu'il n'y a pas un seul Blanc pour trouver grâce à ses yeux, si l'on excepte Elisabeth, la fille du notaire que l'amour pour Bill fait si peu Blanche.

Quant aux Amérindiens, ils sont soit résignés, soit fiers et résignés, mais toujours calmes et distingués



SERGE CÔTÉ

une initiation, dirigera les destinées de sa nation et épousera... une Blanche transfigée. Pour faire bonne mesure, disons qu'il sera accompagné du loup blanc tutélaire qui avait tué son chien, animal par trop domestiqué.

On aura compris toute la subtilité avec laquelle Serge Côté nous assène le message né de sa mauvaise conscience de Blanc repu. On bute sur

L'INDIEN. LES TROIS JOURS DE LA NATION
Serge Côté,
JCL éditeur, 1988.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

VOUS RAPPELEZ-VOUS les films d'Indiens de votre enfance ? La grande plaine, la poussière, le bruit des chevaux. Tout est calme. Et puis, au lointain, on voit s'agiter le sommet des collines. Gros plan sur le chef vénérable. Ses rides. Ses cheveux blancs qui lui traînent élégamment dans le cou. Quand il ouvre la bouche, il en sort des images ailées comme les diamants sortaient de la bouche de la douce cadette du conte.

Vous y êtes ? Fort bien. Mais ce n'est pas Hollywood, c'est le dernier roman de Serge Côté, *L'Indien. Les Trois jours de la nation*, que publient les éditions JCL de Chicoutimi.

L'auteur a la bonté de nous prévenir que si ses personnages sont fictifs, les événements qu'il leur fait vivre sont pour leur part inspirés de la réalité la plus répugnante que nous autres Blancs imposons aux Amérindiens, chaque jour un peu plus humiliés, un peu plus aliénés de leur culture profonde. Mais un jour viendra un sauveur qui saura redonner la fierté à tous. Cet homme sera jeune, fier, bien bâti et révolté. Fils d'un Indien à demi-assimilé et petit-fils d'un aïeul au savoir ancestral, il connaîtra

Les apparitions miraculeuses : un phénomène de fin de siècle

POURQUOI LA VIERGE APPARAÎT AUJOURD'HUI
Anna-Maria Turi
(Traduit de l'italien par Y. Castiglione)
Paris, Éditions du Félin, 1988 : 443 pages.

BENOÎT LACROIX

QUAND même, il faut savoir : les apparitions sont devenues un fait de civilisation et de fin de siècle et il est intéressant de noter l'envers d'une civilisation matérialiste qui aspire tellement à une renaissance spirituelle. L'important demeure. À notre avis, de ne pas mépriser les foules qui veulent voir, mais de chercher à comprendre pourquoi elles multiplient ainsi les visions au moment où les médias les servent pleins les yeux.

La valeur de ce livre vient de sa

documentation et de ses sources à la fois oculaires, orales et écrites. L'auteur, une journaliste italienne, n'hésite pas à l'occasion à se faire elle-même prophète. D'ailleurs, son livre est publié chez un éditeur qui sait nourrir la curiosité, toujours insatiable, de ceux et de celles qui, aujourd'hui, s'intéressent aux horizons du possible et à l'histoire secrète du monde. Ce livre est lui-même rempli de signes prémonitoires d'un cataclysme que la Vierge ne cesse de signifier. Bien entendu, il faut situer cette publication dans un contexte millénaire et nous souvenir qu'une religion ou même une spiritualité qui ne serait bâtie que sur le merveilleux est vouée à sa propre décadence. La vraie vie n'est ni dans le miracle ni dans l'actualité ni dans le merveilleux. Elle est au quotidien. « L'essentiel est invisible aux yeux. »



Une sélection d'entretiens avec:

Jeanne Sauvé
Paul-Émile Léger
Fernand Seguin
Pierre Nadeau
Aline Desjardins
Gaston L'Heureux
Janette Bertrand
Roger Baulu
Doris Lussier
Michel Tremblay
Marie-Claire Blais
Claude Jasmin
Yves Beauchemin
Clémence Desrochers
Gilles Vigneault
Yvon Deschamps
Lucille Dumont
Jean Duceppe
Françoise Faucher
Juliette Huot
Solange Chaput-Rolland
Jean Chrétien
Benoît Bouchard
Monique Bégin

372 p. — 24,95 \$

Le tête-à-tête autour du microphone dans l'atmosphère feutrée d'un studio de radio, prête à la confidence, à une certaine communion, à la confession qui surprend alors et ses témoins et ses acteurs.

À micro ouvert confie à l'écrit ces moments privilégiés.

En vente dans toutes les bonnes librairies

ÉDITIONS SAINT-MARTIN

4316, boul. Saint-Laurent, suite 300,
Montréal (Québec) H2W 1Z3
Tél.: (514) 845-1695

Simplifier l'accord!

PARIS (AFP) — Quatre-vingt-dix pour cent des instituteurs et professeurs de collège en France sont favorables à une réforme de l'orthographe, selon une enquête menée auprès de ses adhérents par le Syndicat national des instituteurs et professeurs de collège (SNI-PEGC).

Répondant à un questionnaire sur le sujet, ils sont 1,035 à être favorables à une simplification de l'orthographe contre seulement 107 (9,3 pour cent) à repousser une telle suggestion et 8 à ne pas avoir d'opinion précise.

Il ne s'agit pas de tout bouleverser, de pratiquer une « orthographe fonétique » mais seulement d'opérer une « réforme modérée » : correction d'anomalies, suppression de lettres parasites, régularisation de l'usage des

accents avec admission de l'absence de l'accent circonflexe, régularisation de certaines terminaisons (remplacement de l'X final par des S par exemple), suppression de certains redoublements de consonnes, remplacement du M devant les P et les B par des N, francisation des lettres grecques et suppression de certains PH ou RH, simplification encore des règles sur les mots composés et simplification de l'accord du participe passé.

Toutes ces propositions émanent de l'AIORE (Association pour l'information et la recherche sur les orthographe et les systèmes d'écriture), créée pour promouvoir une réforme progressive de l'orthographe du français.

PRIX FÉMINA 88

Alexandre Jardin
LE ZÈBRE

La folle mesure d'un amour conjugal.

19,95 \$

PRIX RENAUDOT 88

René Depestre
HADRIANA DANS TOUS MES RÊVES

Voluptés et franchises rigolades en Haïti.

24,50 \$

PRIX MÉDICIS 88 ÉTRANGER

Thomas Bernhard
MAÎTRES ANCIENS

Sarcasmes, virulence et compassion: Thomas Bernhard pourfend la supercherie de l'art.

24,95 \$

GALLIMARD

Une publication du Musée du Québec réalisée à l'occasion de l'exposition **Serge Lemoigne, une rétrospective 1960-1987** présentée jusqu'au 29 janvier 1989.

MUSÉE DU QUÉBEC

Vient de paraître: **SERGE LEMOYNE**
Cet artiste du « happening », au cœur de l'avant-garde artistique montréalaise des années 1960 et tenant de l'art total, nous est présenté à travers son oeuvre par Marcel Saint-Pierre, professeur au département d'histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal.

Marcel Saint-Pierre
SERGE LEMOYNE

Distribution: Fides
Format: 24,5 cm x 23 cm
240 pages, papier glacé
Plus de 200 illustrations dont 12 en couleurs.
Prix: 29,95 \$

MUSÉE DU QUÉBEC

le plaisir des
Livres

L'aventure de la Turquie moderne

LA MAISON DU SILENCE

Orhan Pamuk
Traduction : Munevver Andac
Gallimard, 1988, 400 pages.

ON A beaucoup parlé récemment chez nous de ces immigrants turcs qui, à force de faire des représentations et des ma-



Alice
PARIZEAU
Lettres
étrangères

nifestations pacifiques, ont réussi à créer un mouvement de sympathie en leur faveur. Ce fut même, pour certains, l'occasion de s'intéresser, l'espace de quelques jours, à ce pays lointain, encadré entre l'URSS, l'Irak et la Syrie et par le fait même condamné à vivre des multiples secousses, autant politiques qu'économiques. L'apprentissage des techniques, liées à l'apparition des ordinateurs, ayant chassé des écoles l'histoire et la géographie, c'est à la télévision qu'on présentait au public une certaine image de la Turquie, mais de là à décoder l'âme d'un pays

il y a une marge. Oserais-je dire que le chemin passe désormais par la littérature et que pour comprendre certains aspects de l'existence d'autrui il faut lire des romans qui savent les refléter ?

La maison du silence d'Orhan Pamuk est de ceux-là. La trame est fort simple. Une « Dame », autrefois très à l'aise, mais qui a payé chèrement les idées libérales de son mari, vit dans une grande maison vide avec Rédjep, son domestique. L'homme a dépassé la cinquantaine, mais il demeure petit et soumis, car c'est un nain. Le symbole est transparent ! Deux classes sociales, les professionnels (le mari de la « Dame » était médecin), paralysés par les hommes du pouvoir, autoritaires et corrompus à l'occasion et le peuple qui ne parvient pas à sortir de sa torpeur faute d'une éducation adéquate susceptible de lui permettre de « grandir ». Le vrai drame : l'absence d'une classe moyenne qui dans l'affrontement entre l'Orient et l'occidentalisation pourrait accélérer le processus.

La « Dame » vit avec son nain dans une petite ville portuaire, un univers fermé en hiver dont l'évolution est lente. En été, cependant, la chaleur et les beautés de la mer at-

tirent les touristes dont les comportements sont souvent imprévisibles. C'est ainsi que la « Dame » reçoit dans la vieille maison ses petits enfants, Farouk, Nilgune et Méline, dont chacun représente à sa manière les idéologies qui agitent les universités car l'échec du communisme s'accompagne là d'impossibilité d'instaurer la vraie démocratie en raison des retards économiques et culturels trop marqués. Le mérite d'Orhan Pamuk consiste à présenter des symboles qui s'enchaînent sans détruire l'intérêt du roman et de son intrigue.

La « Dame », qui souffre d'insomnie, dont le passé remonte à la surface, ses jeunes visiteurs et leur enthousiasme, sont aussi vivants que Rédjep, le nain, qui tout en faisant les courses chez l'épicier du coin veille à ce que la réputation de Farouk ne soit pas atteinte. On commence à potiner, en effet, dans le village sur cet intellectuel qui boit beaucoup pour mieux oublier son incapacité d'agir.

Ce jeu entre les personnages obligés de partager la même vieille maison l'espace d'un été donne lieu également à une réflexion sur l'avenir de la Turquie qui, au cours de ces années 1975-1980, cherchait un

nouveau souffle, tandis que les squellettes des constructions inachevées témoignaient de la gravité de la crise. Sur les routes en mauvais état roulaient les belles voitures, « butin » des travailleurs ayant réussi à gagner des marks en Allemagne Fédérale, devenus riches à la faveur de l'inflation galopante, maladie tout à fait incurable en apparence de leur pays. Et comme cette période récente de l'histoire turque, où en 1980, l'aggravation des troubles avait provoqué un coup d'État militaire, le roman se termine par le rendez-vous avec la mort et par cette phrase fort belle de l'auteur qui paraît avoir confiance jusqu'au bout, jusqu'à l'absurde, dans la parole écrite.

« ... on ne peut pas recommencer sa vie, ce voyage à sens unique une fois terminé, on ne peut plus le refaire, mais si l'on a un livre à la main, et même si ce livre est confus et mystérieux, une fois qu'on l'a terminé, on peut le reprendre du début, si on le désire, on peut le relire, afin de comprendre ce qui est incompréhensible, de comprendre la vie ... », ou tout du moins, ajoutons le, l'histoire d'un peuple qui a beaucoup de mal à s'exprimer et à être vraiment entendu des autres.

Jean-Pierre Sicre

Le moteur de Phébus, c'est l'imaginaire

GUY FERLAND

JEAN-PIERRE SICRE est un homme tout d'une pièce. De physiologie, il ressemble à un aventurier. Il parle d'abondance, racontant histoire après histoire intarissablement. Jovial, il empoigne la vie et la littérature comme un passionné. Et, par-dessus tout, c'est un perfectionniste. Les éditions Phébus qu'il dirige se ressentent de sa forte personnalité. Et les livres qu'il publie ont tous une présentation soignée qui les distingue des autres.

Après des études en sciences politiques, « pour satisfaire mes parents », raconte-t-il, Jean-Pierre Sicre se consacre au journalisme. « Je n'ai jamais été sérieux dans mes études et dans le journalisme, précise-t-il. À l'université, je lisais de la littérature et dans le journalisme, j'étais trop méticuleux pour faire rapidement un reportage. Je suis entré dans l'édition par la bande, comme lecteur et puis directeur littéraire. Mais mes projets étaient trop coûteux pour être rentables et les éditeurs les refusaient presque systé-



PHOTO JACQUES GRENIER
JEAN-PIERRE SICRE

matiquement. À force de frustration, je me suis décidé à fonder ma propre maison d'édition. »

Jean-Pierre Sicre plonge alors tête baissée dans l'aventure de l'édition. Sans un sou en poche, sans connaître l'abc de la production d'un li-

vre, il commence par trouver un nom de maison d'édition. Ce sera Phébus pour saluer un livre d'André Dhôtel. Au début, les temps sont durs. Jean-Pierre Sicre fait plusieurs erreurs avant de rencontrer un certain succès. Son premier livre édité avait tout contre lui. « Il s'agissait d'un anonyme arabe du XVIe siècle, incomplet. Le livre des Ruses, se rappelle-t-il. En plus, on l'a publié à l'été 1976. Pourtant, on en a vendu 20,000 exemplaires. »

Ce qui distingue les livres de cette petite maison d'édition, c'est la qualité du produit, tant au niveau littéraire que sur le plan matériel. « Chaque livre est cousu et tiré avec des rabats fait à la main. On choisit les reproductions apparaissant en couverture nous-même. Et on vend le tout à prix de grande diffusion. Lorsque je ne pourrai plus faire de livres cousus, je m'arrêterai. »

« Ce véritable tour de force anime toute l'équipe de la maison, poursuit-il. On fabrique des objets pour qu'ils durent. Je veux que mes petits-fils puissent lire les mêmes livres que moi. »

Comme 60 % de la production de

Phébus est du domaine étranger, Jean-Pierre Sicre accorde une attention particulière à la traduction. « On tient à la qualité de la traduction. On paie nos traducteurs plus cher que la plupart des maisons d'édition pour pouvoir les embêter. On les traite comme des auteurs. Je met quelquefois moi-même la main à la pâte. Pour le roman *Alamut*, par exemple, j'ai révisé entièrement la traduction pour la rendre plus littéraire. J'y ai passé plus de 450 heures. »

Pour décider de publier un livre ou non, Jean-Pierre Sicre se fie qu'à son flair et à celui de quelques amis qu'il connaît bien. Pour qualifier la politique éditoriale de Phébus, il répond : « Un livre qui ne procure pas de plaisir à la lecture est un livre qu'il ne faut pas publier. Le moteur de Phébus, c'est l'imaginaire. »

C'est sûrement pour cette raison que les éditions Phébus ont remis à la mode les romans d'aventures pour notre plus grand plaisir de lecteur impénitent. Et Jean-Pierre Sicre pense avoir fait son meilleur coup avec le roman de T.C. Boyle *Water music*, « qui deviendra un classique de la fin du siècle, conclut-il. »

Itinéraire d'une féministe du XIXe siècle

MARGARET FULLER (1810-1850)
Sylvie Chaput
Montréal, Éditions Saint-Martin, 1988 : 245 pages.

LA FEMME AU 19e SIÈCLE
Margaret Fuller
(Traduit de l'américain par Sylvie Chaput)
Montréal, Éditions Saint-Martin, 1988, 189 pages.

CHANTAL BEAUREGARD

Auteure de l'un des premiers essais féministes publiés aux États-Unis, Margaret Fuller a écrit ce texte fon-

damental qu'est *Women in the Nineteenth Century*. La nouveauté des propos, qui posent le droit pour la femme de s'émanciper de l'emprise masculine, sa rupture avec l'ordre établi ont valu à l'essayiste la condamnation par les bien-pensants de l'époque.

La parution de cet ouvrage en 1845 a donc soulevé de vives protestations. Il précède de peu l'organisation du mouvement américain des femmes, distinct du mouvement abolitionniste où beaucoup d'entre elles avaient milité.

En plus d'offrir la première traduction de ce texte captivant, Sylvie Chaput présente une biographie plus narrative qu'explicative. Toutefois, elle ne se limite pas à une sèche énumération de faits et gestes. Familière avec l'oeuvre, la biographe indique des liens d'une période à l'autre de la vie de Mme Fuller, afin de dégager des événements peu connus de l'histoire américaine. Sans doute un outil des plus utiles pour pénétrer l'univers d'une oeuvre par ailleurs d'accès difficile.

La biographie retrace l'itinéraire particulier de cette femme et inventorie les influences qui ont marqué sa formation. Née en banlieue de Boston en 1810, la jeune Margaret apprend à lire et à écrire dès l'âge de trois ans. À huit ans, on la mit à l'étude du latin. Tout cela a sans doute contribué à développer une intelligence et un talent de conversation souvent qualifiés de supérieurs.

Personnage marquant de ce qu'on a appelé la « renaissance de la Nouvelle-Angleterre », Margaret Fuller fut notamment enseignante, traductrice, critique littéraire, essayiste et correspondante en Europe pour le *New York Tribune* au moment des révolutions de 1848. Or, parmi toutes ses réalisations, son nom demeure particulièrement attaché aux *Conversations pour Femmes* et aussi au *Dial*.

Déjà, en 1838, elle entrevoit que l'éducation des femmes est peut-être sa vocation. Voilà que l'occasion se présente d'animer des rencontres informelles dans une librairie de Boston. Inaugurées en 1839, les *Conversations* invitent les participantes à « exprimer des idées de vive voix en s'appuyant sur la culture et l'expérience déjà acquises ». Du reste, à une période où l'avis des femmes comptait si peu dans les débats, ces séries faisaient découvrir aux participantes « qu'elles avaient, sur des sujets sérieux, des idées qui méritaient d'être énoncées, entendues et discutées ».

À cette époque, toutes sortes d'idées foisonnent aux États-Unis : lutte anti-esclavagiste, naissance d'une littérature nationale, mise sur pied de communes inspirées du socialisme de Fourier, etc. Margaret Fuller, alors rédactrice en chef du *Dial*, périodique associé au mouvement transcendantaliste, a souvent l'occasion de s'exprimer sur divers sujets. Héritier américain du romantisme, le transcendantalisme était l'un des courants de pensée les plus féconds et les plus controversés du pays. Les philosophes Emerson et Thoreau y participèrent.

À travers le portrait réaliste de cette femme hors du commun, on découvre un texte précieux sur la place des femmes au 19e siècle. Grâce à des sources multiples, Sylvie Chaput est parvenue à reconstituer les étapes de l'évolution de Margaret Fuller et à lui donner vie dans toute sa complexité.

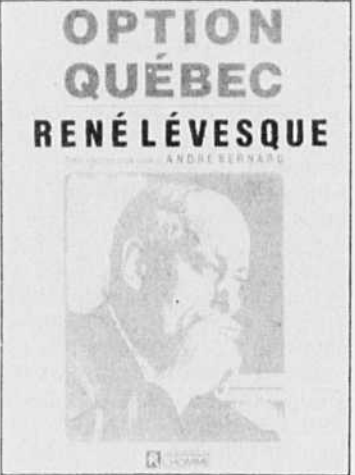
LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

OPTION QUÉBEC

René Lévesque,
Texte précédé d'un essai
d'André Bernard
Les Éditions de l'Homme,
254 pages.

C'est à l'occasion de leur trentième anniversaire que les éditions de l'Homme rééditent ce grand texte fondateur de René Lévesque, précédé d'un admirable essai de 98 pages du politologue André Bernard qui retrace les grands moments de l'option souveraineté-association. On se souviendra, par exemple, qu'*Option Québec*, le livre, est sorti des presses au début du mois de janvier 1968, quatre mois

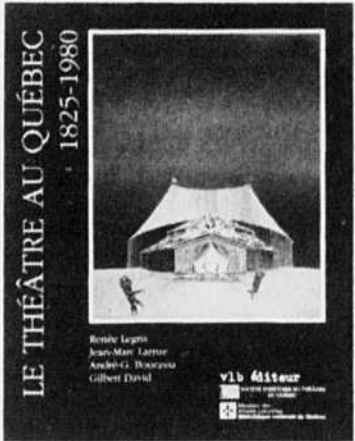


après la parution, dans LE DEVOIR des 19, 20 et 21 septembre 1967, du manifeste de 6 000 mots qui en constitue le coeur. (...) Le compromis proposé par René Lévesque, c'était de faire du Québec un pays souverain au sein d'une association économique réunissant le Québec et le reste du Canada. » Dans le premier chapitre du manifeste de René Lévesque, intitulé *Nous autres*, il ne fait aucun doute que la langue définit le Québécois : « Être nous-mêmes, c'est essentiellement de maintenir et de développer une personnalité qui dure depuis trois siècles et demi. Au coeur de cette personnalité se trouve le fait que nous parlons français. Tout le reste est accroché à cet élément essentiel, en découle ou nous y ramène infailliblement. »

LE THÉÂTRE AU QUÉBEC 1825-1980

Renée Legris,
Jean-Marc Larrue,
André-G. Bourassa et Gilbert David, VLB éditeur, 205 pages.

Pour célébrer le dixième anniversaire de la Société d'histoire de théâtre du Québec (SHTQ), la Bibliothèque nationale du Québec (BNQ) et la SHTQ organisent une exposition, composée des collections de théâtre de la BNQ qui se déroulera à la BNQ du 5 décembre au 4 mars. La période choisie, précise Renée Legris dans



son introduction à ce volume qui accompagne l'exposition, de 1825 à 1980, commence avec l'ouverture du Théâtre Royal de Montréal, événement majeur pour l'histoire de l'institution théâtrale au Québec, car il s'agit de la construction du premier lieu théâtral uniquement voué au spectacle sur scène. Elle prend fin avec le début des années 80, qui semble marquer un changement significatif de la réalité théâtrale. Plusieurs photographies illustrent ce beau document et une chronologie des fondations des compagnies théâtrales complètent le volume.

LES TRACES DU RÊVE

Jean-Daniel Lafond,
L'Hexagone, coll. « essai »,
276 pages.

Ce livre retrace les traces du film de Jean-Daniel Lafond qui retraçait les traces du cinéaste-poète Pierre Perrault, *L'original*, lui-même à la poursuite d'un pays incertain. « Mais entendons-nous à propos de ce titre, remarque

l'auteur : il ne s'agit pas de cette faculté de rêver qui est le propre de ceux qui sont trop timides ou ... trop paresseux pour affronter le réel, mais plutôt de l'insistance impérieuse d'un idéal qui alimente l'oeuvre et la démarche de Pierre Perrault dès ses débuts à la radio, en poésie, puis au cinéma. Car personne n'est peut-être en son for intérieur aussi conscient que lui — avec autant de bienveillance et si peu d'amer-tume — de l'écart qui existe entre la réalité et le possible, que ce soit à propos d'un cinéma qu'il a rêvé en dehors des sentiers de la lourde machine fictionnelle et des imaginaires cosmétiques ou à propos d'un pays qu'il nomme parfois « Québécoisie », qui pourrait être le fait de ce peuple « qui ne se soupçonnait même pas. »

L'OEIL DU DÉLIRE

Danielle Roger,
VLB éditeur, 106 pages.

L'insolite, le désir et le fantastique sont captés dans des moments privilégiés par ces courtes nouvelles écrites par petites touches successives. Danielle Roger peint le quotidien des couleurs pastels qui s'effacent peu à peu pour laisser place à un doute sur la réalité des événements narrés. L'écriture est belle, sobre et efficace pour créer une atmosphère d'irréalité dans le réel bête de la vie de tous les jours.

L'ÉTRANGÈRE

ou
UN PRINTEMPS CONDAMNÉ
L'Hexagone, coll. « Fictions »,
216 pages.

C'est l'archétype des héroïnes des romans de Gilbert Choquette qui est mis en scène dans ce récit. Marie Duchesneau a en effet tout pour elle. Elle est belle, intelligente, douée pour tout, frondeuse, et issue de famille riche.

Gilbert Choquette L'étrangère

ou *Un printemps condamné*
Roman



• L'Hexagone

Cet être d'exception sera confronté aux vicissitudes de la vie terrestre : les désirs, les ambitions, les jalousies, les échecs, l'incompréhension, etc. Marie Duchesneau, un être à part, sera-t-elle condamnée au seul de sa vie d'artiste ?

L'UNIVERSITÉ, QUESTIONS ET DÉFIS

Laurent Laplante, IQRC,
coll. « Diagnostic », 140 pages.

L'Université se dit économiquement sous-alimentée, mais est-ce vrai ? La charge de travail des professeurs devrait-elle être augmentée ? Les universités peuvent-elles encore garantir qu'une véritable formation correspond au diplôme décerné ? Que la recherche est aussi valable qu'on le dit ? Aussi libre qu'on le souhaiterait ? L'évaluation des enseignements est-elle une réalité, une fiction, un cauchemar ou une utopie ? Les frais de scolarité sont-ils une entrave à la fréquentation de l'université ? Autant de questions, et bien d'autres encore, que traite Laurent Laplante de cet essai.

BARBE-ROUGE AU BASSIN

Aurélien Quintin,
Triptyque, 255 pages.

Les éditions triptyque, avec qui il faut désormais compter au Québec, publient un recueil de contes qui nous ramènent dans les campagnes des années 20, plus précisément dans la région de Cookshire en Estrie. Aurélien Quintin rend hommage, dans sa présentation, aux « conteurs de mon Québec ». Ses récits s'inscrivent dans la même lignée que ces ancêtres et poursuivent la même tradition. « L'essentiel se veut une modeste étude de moeurs, nous dit-il. Inspiré par la vie d'un petit nombre d'individus, j'ai tenté d'illustrer des traits généraux de notre groupe. »



librairie la liberté

- La liberté de s'instruire...
- La liberté de lire...
- La liberté de bouquiner...
- La librairie des petits...
- La librairie des grands...
- La Librairie La Liberté.

2360 CH. STE-FOY
SAINTÉ-FOY
CENTRE INNOVATION
G1V 4H2, 658-3640

•

DU LUNDI AU SAMEDI
DE 9H. À 21H.30
DIMANCHE DE 13H.30
À 21H.30

•



Une approche
pédagogique

Travaillez mieux et plus vite
avec votre traitement de texte
Microsoft Word 3.02 et 3.01,
français ou anglais pour
Macintosh, 200 pages, 24,95 \$

Commandez à:
Jean-Marie Tremblay
159 rue Beaupré
Chicoutimi, QC G7G 4E5
(418) 545-9479



hymnes à l'amour

POÉSIES ÉROTIQUES

T'a plainte
douce et
halétante

M'envoie ses
mains dans les
cheveux

gess

Distribution:
DIFFUSION LOUGAROU inc.
(514) 326-1431
En vente chez votre libraire



DATAGIL

informatique inc

GESTLIVRE...

pour le libraire

(514) 347-8041

Le plaisir des Livres

«Une main grande ouverte d'enfants»

DÉSORDRES
roman de Nadine Diamant
PARIS, 1988, Flammarion,
227 pages.

UN AUTRE ROMAN sous influence de la littérature américaine ? Peut-être... Mais très certainement, des personnages qui obéissent aux pulsions des ro-



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

manciers américains, celles qui les font écrire le plus souvent : le sexe et la violence.

L'Amérique littéraire, cependant, n'est pas qu'états-unienne : elle comprend aussi le Canada... et le Québec. Nadine Diamant n'a que 30 ans, et il est peu probable qu'elle ait lu Réjean Ducharme dont le premier roman fut publié chez Gallimard en 1966. C'est pourtant à *L'avalée des avalés* que *Désordres* me fait irrésistiblement penser. Pour plusieurs raisons, dont l'importance des enfants, dans l'un comme dans l'autre romans, le choix des prénoms et la tendresse que l'on porte aux compagnons à poil de la vie domestique.

Par une journée caniculaire, dans une ville imprécise, une mère de famille, recrée de fatigue, attend son cinquième enfant. « Bientôt, l'enfant viendrait (...) l'auriculaire de la main sur laquelle on compte, une main grande ouverte d'enfants ». Cette mère ne fait pas qu'engendrer : dans la maison où règne le plus grand désordre, elle a la charge de Chester, un aïeul impotent mais grand raconteur d'histoire fabuleuse.



NADINE DIAMANT

La narration tonique et poétique de Claus

UNE DOUCE DESTRUCTION
Hugo Claus
Paris, Éditions de Fallois et l'Âge d'Homme, 1988 : 180 pages

PAUL-ANDRÉ COMEAU

HUGO CLAUS porte en lui l'image d'un pays flamand, bouillonnant, plein de force, frondeur et candide tout à la fois. Dans ce petit livre, il transpose cet univers dans le Paris d'après-guerre. Le résultat est étonnant, surprenant, dérangeant. Un roman qu'on pourrait qualifier de picaresque...

Directeur d'une maison de la culture en pays flamand, André voit ses rêves de retraite bousculés par le décès d'un poète vaguement national. Ce poète faisait partie d'un groupe de jeunes Flamands installés à Paris dans les années de l'immédiat après-guerre. Peintres, poètes, vagues artistes, ils vivent au jour le jour une vie de bohème où le désordre et la folie composent tout un univers. Dans cet univers, réuni sous le chapeau d'une école de peinture, André, le héros du roman, se taille une petite place. Il devient un peu malgré lui la conscience de ce petit monde.

Cet André, c'est un jeune décrocheur d'un petit village flamand, près de Gand, là où la mer du Nord se devine déjà dans l'inclinaison homogène des peupliers et même des saules pleureurs. Il est monté vers Paris pour y retrouver Sabine, jeune bourgeoise dont il s'est emmoussé. Amour impossible, flamme dérisoire, Sabine est tout cela, à la fois. André parviendra à la séduire, le temps d'une nuit.

Des années plus tard, ce même André revit ces pages d'une jeunesse où l'insouciance était leurre de talent. C'est le roman de rêves qui n'ont jamais été démesurés parce qu'imposés par les événements.

Derrière cette histoire, banale mais attachante, on devine la relation difficile, mais fondamentale, entre la capitale de la francophonie et ces intellectuels du plat pays. Dressés contre l'hégémonie des Wallons francophones, ces Flamands regardent tout aussi bien vers Paris que

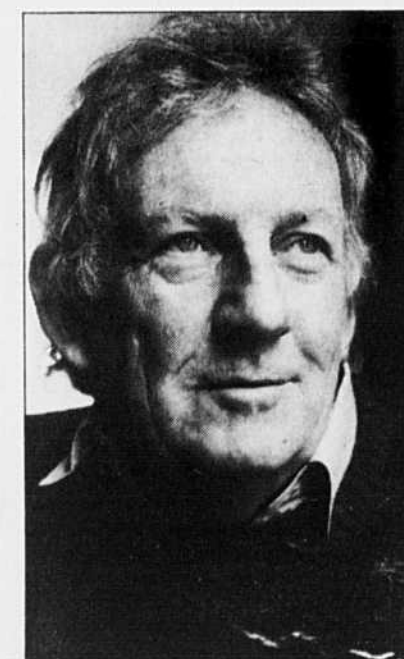
ses, Costa, le père chiffonnier et grand buveur de bière, les quatre autres enfants, Nelson, Flora, les jumeaux Benett, et Barbak, un corniaud qu'elle a recueilli « étique, farouche », un animal qui « n'était qu'une plaie vivante, qu'une souffrance à faire peur »...

Tout fait peur, tout est de nature à effrayer dans cette histoire d'une famille désordonnée, au sens le plus complet du mot. La maison est située près de la décharge municipale et l'auteur, dont le vocabulaire est étonnant de précision — on n'ose pas dire d'une grande richesse, tant le sujet s'y prête peu — raconte tout ce qui s'y passe, et comment, quand ils en sortent, s'occupent père, mère et enfants.

Comment, décrivant toutes ces horreurs : viols, agressions, meurtres, à un rythme qui pourrait être insoutenable, l'auteur s'arrange-t-elle pour qu'on la suive sans effort, et même avec un intérêt croissant ? Gardamone, la mère « courage » de cette épopée de toutes les misères, est émuante lors même qu'elle cède au lubrique taxidermiste ; Nelson, le fils aîné, s'occupe avec la plus grande compassion de M. Beck, un voisin aveugle, et il réussit même — c'est le plus joli morceau d'un récit rien moins que joli — à lui « expliquer les couleurs », sortes de variations en prose sur les *Voyelles*, de Rimbaud, qui se terminent sur « le violet androgyne » ; et le bébé Brady, pour finir, qui est né avec treize doigts, sept à la main droite et six à la main gauche, et que ne gêneront pas « ses doigts surnuméraires » dans sa future vocation d'extra-lucide.

Désordres n'est certes pas un conte à faire lire aux enfants (Nadine Diamant en rédige pourtant — c'est son premier métier — pour une maison d'édition), mais ce premier roman d'un écrivain dont il faudra suivre, avec attention, la démarche, est tout plein d'enfants, de jeunes gens qui résistent au malheur avec une étonnante robustesse. Un livre qui nous parle aussi de bêtes familières : « Le rôle des animaux sur la terre était de rendre les humains accessibles. Ils étaient, ajoute l'auteur, l'âme de l'enfance des hommes ».

Ayant exploré, presque en clinique, tous les malheurs et toutes les turpitudes, on peut croire, et même espérer, que Nadine Diamant, dont les dons littéraires sont indiscutables, sortira de cette banlieue sordide et même si son petit Brady, « qui lit dans le futur comme dans un livre ouvert (...) ne prédit rien de bon pour les années à venir » nous offrira bientôt une oeuvre plus sereine sans être moins originale. Peut-être encore une fois puisée au royaume de l'enfance. On a même le goût de lui offrir, en guise d'invitation, cette confession de Réjean Ducharme : « S'il n'y avait pas d'enfants sur la terre, il n'y aurait rien de beau ».



HUGO CLAUS

vers Amsterdam. L'une et l'autre capitale les attirent et les repoussent tout à la fois. Toute l'oeuvre de Hugo Claus se ressent de cette difficulté d'être Belge. C'est le thème magistral d'un autre roman de cet homme à tout faire des lettres flamandes : *Le chagrin des Belges*.

On retrouvera avec plaisir l'écriture de cet auteur prolifique dont on ne connaît ici que peu d'oeuvres. On se laissera séduire par ces aller-retours entre la narration et l'évocation poétique. D'une poésie qui est parfois démesure. Il y a dans ce court roman une bonne traduction de l'imaginaire flamand, bien servi par une traduction brillante où l'on devine le rythme et le souffle du parler néerlandais.

Hugo Claus vient de signer un petit livre significatif, où affleure la tendresse. Oeuvre de maturité, *Une douce destruction* ne renie rien des excès et des emportements du poète-dramaturge-metteur-en-scène et cinéaste qui a plusieurs fois scandalisé ses compatriotes, du moins l'élite bien pensante.

Un ouvrage tonique.

Champigny mène le bal...



Prix en vigueur du samedi 3 décembre au vendredi 9 décembre 1988 incl. ou jusqu'à épuisement des stocks. Nous nous réservons le droit de limiter les quantités.

Clarence Gagnon
RENÉ BOISSAY, BROQUET
RÉG : 59,95 \$ **49,95 \$**

Dernier calepin
FÉLIX LECLERC
RÉG : 14,95 \$ **11,95 \$**

Encyclopédie de la cuisine
au four à micro-ondes
JEHANE BENOIT, HÉRITAGE
RÉG : 59,95 \$ **49,95 \$**

Grand Larousse en 5 volumes
RÉG : 535,00 \$ **345,95 \$**

L'exposition coloniale, GONCOURT 88
ÉRIK ORSENA, SEUIL
RÉG : 29,95 \$ **24,95 \$**

La bibliothèque idéale
BERNARD PIVOT, ALBIN MICHEL
RÉG : 39,95 \$ **29,95 \$**

Le bûcher des Vanités
TOM WOLFE
RÉG : 24,95 \$ **19,95 \$**

Le Larousse gastronomique
RÉG : 115,00 \$ **89,95 \$**

Le Petit Larousse en couleurs 1989
RÉG : 79,95 \$ **69,95 \$**

Le Petit Larousse illustré 1989
RÉG : 49,95 \$ **37,45 \$**

Le zèbre, PRIX FÉMINA
ALEXANDRE JARDIN, GALLIMARD
RÉG : 19,95 \$ **14,95 \$**

Les oiseaux de l'Amérique du Nord
GUIDE D'IDENTIFICATION, BROQUET
RÉG : 29,95 \$ **22,95 \$**

Les quatre saisons
dans la vallée du St-Laurent
PROVENCHER, BORÉAL
RÉG : 49,95 \$ **39,95 \$**

Petit Robert 1
RÉG : 62,95 \$ **49,95 \$**

Quid 1989, TOUT POUR TOUS
RÉG : 49,95 \$ **44,95 \$**

Telle mère, telle fille
MARYLIN FRENCH, ACROPOLE
RÉG : 29,95 \$ **24,95 \$**

Trésors, MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS
RÉG : 29,95 \$ **23,95 \$**

Charlie remonte le temps, GRUND
RÉG : 16,50 \$ **12,45 \$**

Fables, Jean de La Fontaine
RÉG : 29,95 \$ **22,45 \$**

Frousse aux Trousses
LE DERNIER SPIROU ET FANTASIO, DUPUIS
RÉG : 9,95 \$ **7,95 \$**

Le livre des inventions 1989
RÉG : 24,95 \$ **19,95 \$**

Le livre Guinness des records 1989
RÉG : 24,95 \$ **19,95 \$**

Le livre Jeu Géant, GRUND
RÉG : 29,95 \$ **22,45 \$**

Le matin du monde
LE DERNIER YOKO TSUNO, DUPUIS
RÉG : 9,95 \$ **7,95 \$**

Le Petit Robert des enfants
RÉG : 31,95 \$ **24,95 \$**

Mon premier Atlas Géant, GRUND
RÉG : 29,95 \$ **22,45 \$**

Où est Charlie?, GRUND
RÉG : 16,50 \$ **12,45 \$**

Plaisirs de chats
LIVRE-JEU, COURTE-ÉCHELLE
RÉG : 14,95 \$ **11,95 \$**

Pourrais-tu arrêter Joséphine
S. POULIN, TOUNDRA
RÉG : 12,95 \$ **9,95 \$**

Venir au monde
LIVRE-JEU, COURTE-ÉCHELLE
RÉG : 19,95 \$ **14,95 \$**

OBTENEZ JUSQU'À 20% EN COUPONS-RABAIS

Champigny

LIBRAIRIE CHAMPIGNY INC. 4474, RUE SAINT-DENIS MONTRÉAL (QUÉ.) H2J 2L1 TÉL. : 844-2587

OUVERT DE 9H00 À 21H00
TOUS LES JOURS, MÊME LE DIMANCHE

COMMANDES TÉLÉPHONIQUES

le plaisir des Livres

Sur la piste du jazz à Montréal

SWINGING IN PARADISE
John Gilmore
Vergil Press

SERGE TRUFFAUT

LE SUJET de ce *Swinging in Paradise* aux éditions Vergil Press, est surprenant. Il est à la fois surprenant et fort sympathique. Son auteur, John Gilmore, s'est attelé pendant huit années à pister le jazz dans tous les bas-fonds et recoins, non pas de New York ou Chicago, mais bien de Montréal.

C'est cette ville qui a servi de cadre en effet à une recherche dont la traduction livresque fournit un éclairage jamais réalisé auparavant sur les clubs, les musiciens, le duo Pax Plante-Jean Drapeau et leur lutte contre le crime organisé versus le jazz.

L'entreprise de Gilmore a d'autant plus de mérite que le coefficient de difficulté était passablement élevé. Une variable qui, dans ce cas, doit être soulevée. On doit insister sur cet aspect des choses afin de tuer dans l'oeuf d'éventuelles critiques qui, sur le strict plan historiographique, iraient chercher des poux dans la tonsure de l'auteur.

En effet, fouiner dans les avenues que le jazz a foulées est une entreprise d'autant plus délicate que les

bibliothèques et autres lieux où la mémoire est « codifiée » n'ont même pas pris l'initiative d'ouvrir un dossier sur lequel serait imprimé ce terme. Autrement dit, écrire l'histoire du jazz sans bénéficier des ressources dont on dispose pour tous les autres sujets revient à se compliquer sensiblement le travail.

Pour mener à bien sa tâche, Gilmore a donc entrepris de refaire le circuit des clubs qui, dans les années 30 ou 50, étaient évidemment les principaux pourvoyeurs d'emploi des musiciens. Cette géographie musicale est d'autant plus passionnante, que pratiquement aucun de ces clubs n'est encore en activité.

Et Dieu sait si leur nombre était alors élevé. Du Café St-Michel au El Morocco en passant par le Rockhead Paradise ou Chez Maurice, ce n'était pas les endroits qui manquaient pour aller écouter soit les musiciens locaux, soit les américains de passage ou les deux à la fois. Le hic, c'est que ces clubs tombèrent rapidement entre les mains de la mafia qui ne s'embarassait pas d'éliminer les « généraux » au vu et au su de tout le monde. À cet égard, le court chapitre consacré au pianiste Roland Lavallée est un témoignage haut en couleurs et significatif de la violence qui régnait à la fin des années 40 et au début des années 50.



Les vieux amateurs de jazz à Montréal se souviendront d'avoir entendu un jeune et inconnu Oscar Peterson au Alberta Lounge, rue Windsor, là où se trouve maintenant le Château Champlain.

À cet inventaire des lieux, Gilmore a, comme on s'en doute, fait la tournée des musiciens qui aujourd'hui encore peuvent témoigner des hauts et des bas du jazz montréalais. Quand ce n'était pas auprès de ces instrumentistes, c'était auprès de certains observateurs, comme Len Dobbin, que l'auteur est allé puiser les informations nécessaires à sa démarche.

Une démarche qui éclaire drôlement les légendes entourant le guitariste René Thomas, le pianiste Steep Wade, le violoniste Willy Girard, ou Myron Sutton and the Canadian Ambassadors. C'est ainsi qu'on apprend que c'est au trompettiste Louis Metcalfe, un vétéran de l'orchestre de Duke Ellington, que l'on est redevable de l'introduction du bebop dans nos murs. C'est ainsi qu'on apprend également...

Bref, grâce au travail de fourmi de John Gilmore, les amateurs d'histoire et de jazz ont enfin la possibilité de savoir comment ce genre musical a débarqué à Montréal, et comment les musiciens locaux l'ont gardé en vie malgré mille et une embûches. Du bon boulot.

Citations québécoises au fil de l'histoire

PETIT DICTIONNAIRE DES CITATIONS QUÉBÉCOISES
Robert Prévost
Libre Expression, 1988

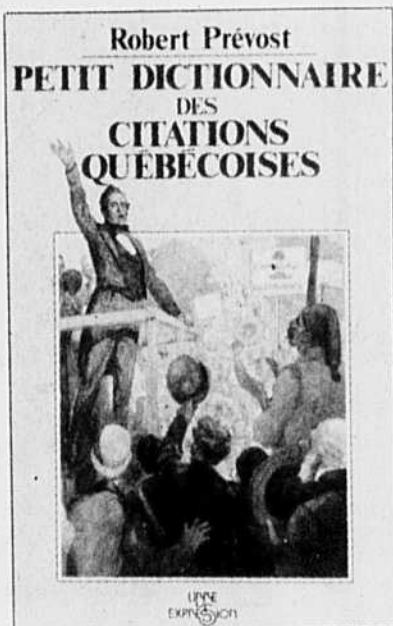
MARIE-ANDRÉ LAMONTAGNE

UN BON PROFESSEUR qui sent diminuer l'attention de sa classe a toujours une anecdote en réserve pour rallumer les regards. Et le professeur imprévoyant ou momentanément à court ferait bien de lire l'ouvrage de Robert Prévost, ce *Petit dictionnaire des citations québécoises* que publie Libre-Expression, car il y a là cent mille anecdotes qui nous font rebondir d'une époque à l'autre comme sur les cailloux d'un ruisseau.

Il y a bien sûr les citations célèbres : le « Je vous répondrai par la bouche de mes canons » de Frontenac ; les « quelques arpents de neige » de Voltaire ; jusqu'au « Vive le Québec libre » du général de Gaulle. Mais à côté de celles-là, d'autres, piquantes, nobles, drôlatiques : il y en a pour tous les goûts.

« Singulier pays, a dit ainsi Sarah Bernhardt, accueillie à Montréal par un Louis Fréchette jetant à ses pieds ses derniers vers, les sauvages sont civilisés et les poètes sont gras ! » Et le curé Labelle, emporté sans doute par son ardeur de colonisateur : « Donnez-moi trois cents femmes et je vous peuplerai le Nord ! ». Certains se sont mépris...

Le livre de Robert Prévost a le mérite d'échapper au piège de l'éclectisme dans lequel son propos pouvait l'entraîner. À l'intérieur d'un classement thématique (le mot de Frontenac se retrouve ainsi sous la rubrique « superbe », ce qui se conçoit aisément), la phrase est d'abord citée avec son auteur présumé, puis mise en contexte et expliquée enfin dans un langage clair, concis et rigoureux. L'auteur ne consacre pas plus d'une page et demie par citation, quelle qu'elle soit son importance. On peut prendre l'ouvrage par tous les bouts, s'y promener comme



dans un dictionnaire, ou le parcourir comme un livre d'histoire. On y parle des premiers temps de la Nouvelle-France, des Patriotes aussi bien que des Anglais et du général de Gaulle.

Il y en a pour le nationaliste dont le poil se hérissera quand il lira cette phrase du *Montreal Herald* au sujet des Patriotes emprisonnés qu'il convenait selon le journal de juger le plus tôt possible : « Il serait ridicule d'enfermer des gens tout l'hiver pour l'échafaud ! » Le francophile trouvera son bien dans ce mot d'un vieillard que son grand âge empêcha en 1855 de voir *La Capricieuse*, le premier vaisseau français à venir au pays depuis la Conquête. En place, il réclama un de ses matelots pour « voir des yeux qui ont vu la France ». Le francophobe aussi, quand la Pompadour à l'annonce de l'abandon de la Nouvelle-France à l'Angleterre s'écrie : « Enfin le roi dormira tranquille ! »

Mais surtout, la lecture de l'ouvrage achève de nous convaincre, si besoin en était, que notre époque est celle d'une bien piètre éloquence. Où sont-ils les chefs indiens (et aussi les chefs tout court) qui comme Hiawatha en apercevant le père Marquette, s'écriaient sans rire : « Que le soleil est beau, Français, quand tu viens nous visiter ! » ?

DANS LES POCHES

GUY FERLAND

CORRESPONDANCE FAMILIALE ET ÉCRITS INTIMES
Victor Hugo,
tome 1, 1802-1828
Robert Laffont
coll. « Bouquins »,
972 pages.

« Ceci est une correspondance, pas un monologue, précise Jean Gaudon dans sa présentation. Celle de l'écrivain français le plus connu, et qui a échangé des lettres avec le monde entier, écrivains, artistes, politiciens, forçats, femmes de la bonne société et de la moins bonne, acteurs et actrices, journalistes, ouvriers, têtes couronnées. On a voulu faire entendre toutes ces voix. Le premier volume se termine à la mort du général Hugo, père du poète. On y verra comment un enfant appliqué, et adolescent tourmenté et volontiers tourmenteur, devient Victor Hugo. On y verra aussi comment l'esprit vient aux filles avec l'orthographe, comment les vieux soldats se dépêchent — assez bien somme toute — de leurs serments successifs. Comment on voyage, comment on gagne sa vie. Les lettres sont complétées par les carnets et les journaux de Victor Hugo et par d'abondants extraits des comptes du ménage. »



gue : « Puisque tout dans ce roman est fiction, hormis le lieu où se déroule l'action, il n'est besoin d'aucune des précautions d'usage. Que le lieu ne se sente pas visé, il est innocent. » De là à dire que tout le monde doit se sentir coupable, comme l'affirmait Dostoïevski, il n'y a qu'un pas. Dans ce roman qu'il a achevé peu avant sa mort en 1985, Heinrich Böll décrit Bonn et ses habitants avec une lucidité implacable qui fait tomber tous les masques qui tiennent encore aujourd'hui.

L'UTILITARISME
John Stuart Mill, Flammarion,
coll. « Champs »
no. 201, 181 pages.

Ce traité de John Stuart Mill a été publié en 1863. Georges Tanesse précise, dans sa présentation, l'originalité de la thèse de Mill : « La morale de Bentham, dans *L'introduction aux principes de morale et de législation*, partait du principe que le plaisir est l'unique but de l'existence ; Stuart Mill, son disciple, a su comprendre que même une morale utilitaire ne saurait se passer d'éléments intérieurs et il a voulu la doter d'une conscience,



LA VIE D'UN BÉBÉ
François Weyergans
Folio, no 1987
216 pages.

Un extrait du cinquième chapitre de ce roman instructif, bien construit et applaudi par la critique à sa sortie en 1986, donne la mesure du projet : « Il était une fois un charmant petit foetus qui s'amusa beaucoup dans le ventre de sa mère. Il commençait à bouger. Ses sourcils étaient bien développés et ses cheveux poussaient déjà. Son menton n'était plus enfoncé dans son thorax. Il suçait bientôt son pouce. Quand ils naissent, contraints à une survie immédiate, les bébés sont si occupés par le travail qu'ils ont à faire, qu'ils oublient tout. C'est bien dommage. C'est pour cela qu'il est intéressant, quand on en a l'occasion, de se renseigner auprès d'un foetus. Les foetus réservent le meilleur accueil à ceux qui les questionnent. Ils ne sont ni méfiants ni menteurs. »

FEMMES DEVANT UN PAYSAGE FLUVIAL
Heinrich Böll
Points, no R326
241 pages.

Immédiatement, Heinrich Böll nous met en garde dans un exer-



d'un sentiment du devoir et d'une obligation morale. Bentham avait lancé la formule : « Chercher le bonheur du plus grand nombre en identifiant toujours l'intérêt de l'individu à l'intérêt universel. » Mill, sans combattre ce point de vue, observe qu'on trouve d'autant mieux le bonheur personnel qu'on le cherche moins, et qu'on le trouve en travaillant au bonheur des autres, à l'amélioration du sort de l'humanité. »

Les devoirs des parents même après le divorce

QUAND LES PARENTS SE SÉPARENT
Françoise Dolto
avec la collaboration de
Inès Angelino
éditions du Seuil

RENEE ROWAN

TOUT AU LONG de sa carrière, la psychanalyste Françoise Dolto, morte en août dernier à l'âge de 79 ans, a répété inlassablement qu'il valait mieux pour l'enfant, en toutes circonstances, lui dire la vérité. Aux enfants du divorce comme aux autres.

« L'être humain qui a choisi une famille pour naître souffre lorsque la désunion ne lui est pas expliquée comme une situation effectivement d'échec, mais malheureusement inévitable. Pour la dignité de l'enfant et celle de ses parents, il est nécessaire que ceux-ci disent ce qu'ils font et fassent ce qu'ils disent », affirme la clinicienne.

Dans ce dernier ouvrage qui se présente comme une longue entrevue, Françoise Dolto s'intéresse à ce que peut être la prévention des difficultés dues aux souffrances inconscientes des enfants, « souffrances, écrit-elle, toujours articulées au non-dit ou à un mensonge implicite, fussent-ils maintenus au nom du « bien » de l'enfant ».

L'essentiel, précise Françoise Dolto, c'est que les enfants soient avertis de ce qui se prépare au début de la procédure et de ce qui se décide en fin de procédure, même si l'agit d'enfants qui ne marchent pas encore.

Elle rappelle qu'au Québec, on procède à une petite cérémonie quand une famille est naturalisée. Tous les membres de la famille doivent être présents, même le bébé qui ne parle pas encore parce qu'on estime qu'il est citoyen dès sa naissance.

De même, croit-elle, il serait très important que les enfants sachent que le divorce de leurs parents a été reconnu valable par la justice, que leurs parents ont désormais d'autres droits, mais que, libérés de la fidélité à l'autre et de l'obligation de vivre sous le même toit, ils ne sont pas libérés de leurs devoirs de « parentalité » dont le juge a stipulé les modalités.

L'auteur aborde dans cet ouvrage très concret les diverses situations qui se présentent en cours de procédures et plus tard : les devoirs des parents ; les différents modes de garde, leurs avantages et leurs inconvénients ; la relation aux nouveaux partenaires des parents, etc.

Elle répond aux nombreuses questions qui se posent lorsque la séparation s'annonce. Ses affirmations, parfois, font sursauter comme lorsqu'elle affirme « qu'il est dans l'ordre des choses qu'un père ne s'occupe pas de son enfant bébé : ce n'est pas le rôle d'un homme (...) C'est lorsque l'enfant atteint l'âge de la marche — à dix-huit mois — que les hommes normalement virils commencent à s'occuper de lui. Ceux qui s'occupent des bébés sont généralement en grande partie marqués de féminité et, pour ainsi dire, jaloux que ce soient les mères les porteuses ! »

L'ouvrage, qui s'appuie sur une longue expérience des enfants, s'adresse aussi bien aux parents qui divorcent qu'à tous ceux et celles qui « administrent les procédures de la justice » à travers les différents « corps de métiers » de cet appareil institutionnel et en dehors de celui-ci.

À signaler, dans la collection Points actuels, aux éditions du Seuil, la parution en format de poche de l'album à succès *Enfances* (1986), dans lequel Françoise Dolto raconte sa propre enfance et son adolescence.

De beaux livres pour enfants cet automne



Simon et les flocons de neige

de Gilles Tibo

Un conte charmant dans lequel le petit Simon essaie de compter les flocons de neige d'une tempête, les étoiles brillant dans le ciel et les lumières de la ville. Sa façon d'accepter les frustrations offre aux petits de quoi rêver en s'endormant. Encore une fois, les illustrations reflètent l'ambiance, les sentiments et la beauté.

relié 9,95

de 3 à 6 ans

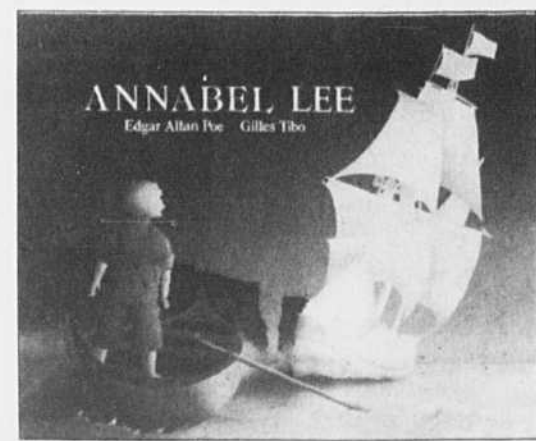
Annabel Lee

poème de Edgar Allan Poe,
traduction de Stéphane Mallarmé
et illustrations de Gilles Tibo

Ce poème de Poe sur l'innocent amour de deux enfants est l'un des plus beaux du monde. Dans une série d'illustrations aussi belles que le poème lui-même, Gilles Tibo en a situé le décor dans la Gaspésie des années 1930. Titulaire de nombreux prix, Tibo fut finaliste dans le cadre du Prix littéraire du Gouverneur général, section illustrations pour enfants, et ses tableaux furent sélectionnés pour l'Exposition d'illustrations de Bologne, en Italie.

relié 19,95

12 ans et plus



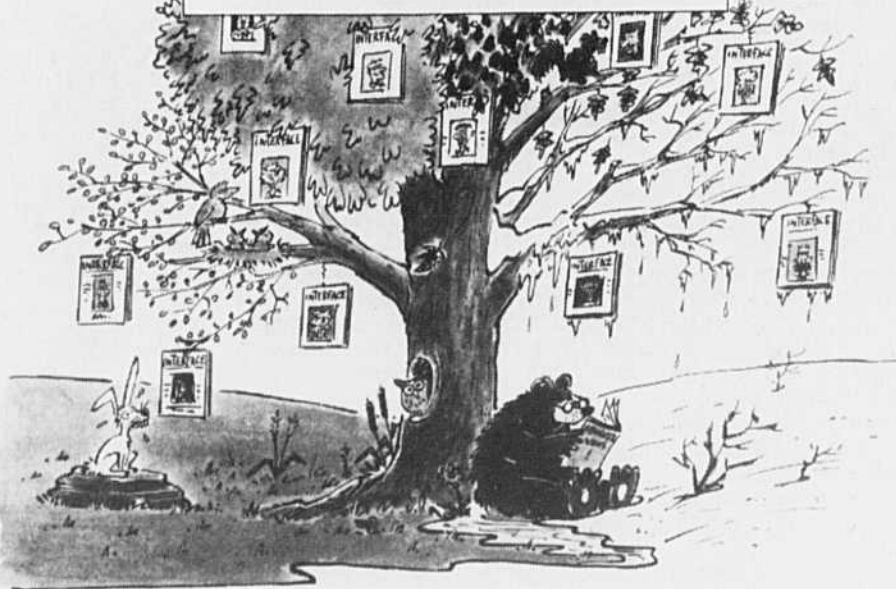
Demandez ces livres au libraire de votre quartier.

Livres Toundra

Les livres Toundra sont distribués au Québec par Diffusion Lougarou, 4657, boul. des Grandes-Prairies, Montréal H1R 1A5 Tél.: (514) 326-1431

SAVOUREZ EN TOUTES SAISONS LE FRUIT DU SAVOIR EN LISANT

INTERFACE



Beau temps, mauvais temps, INTERFACE vous informe sur la recherche et les chercheurs.

DANS NOTRE NUMÉRO DE NOVEMBRE-DÉCEMBRE :

Entrevue
André-Marie Tremblay, Chercheur en physique théorique à l'Université de Sherbrooke

Articles
Les écosystèmes naturels du Nord-Est américain à l'heure du changement global
Le « fédéralisme coopératif » et la politique nationale des sciences et de la technologie

Chroniques
Le Sommet québécois de la technologie aura-t-il un lendemain ?

Un programme de deuxième cycle à la Télé-université
La maîtrise des ressources au Québec en 1988
Le Centre de bioéthique de l'Institut de recherches cliniques de Montréal

On peut se procurer INTERFACE (3,50\$) dans toutes les bonnes librairies ou en s'adressant à l'Acfas, 2730, Côte Sainte-Catherine, Montréal (Québec) H3T 1B7 • Tél.: (514) 342-1411

Le plaisir des Livres

L'humour et la tendresse au service de notre petite histoire

LÉON BALCER RACONTE
Léon Balcer
Québec, Les Éditions du Septentrion, 1988 : 150 pages.

PAUL-ANDRÉ COMEAU

RETIRÉ à Trois-Rivières, M. Léon Balcer ne faisait guère parler de lui depuis quelques années. Heureusement, le nouveau patron des Éditions du Septentrion, M. Denis Vaugeois, a eu la bonne idée de solliciter la mémoire de celui qui a été l'un des lieutenants récalcitrants de John Diefenbaker durant les mandats conservateurs de la fin des années 50. Il en est résulté un petit livre sans prétention, qui se lit avec plaisir et qui jette un éclairage souvent inédit sur des personnages et des événements de l'histoire récente du Québec.

Pas des mémoires au sens classique du terme, ce livre se contente de reprendre des épisodes glanés ça et là à la faveur d'une carrière politique exceptionnelle. En évoquant



les personnages de Maurice Duplessis, de John Diefenbaker, de l'actuel président autrichien, M. Balcer s'at-

tache aux qualités, à l'aspect humain des êtres qu'il a côtoyés comme simple député ou comme membre du gouvernement conservateur.

Parfois, seul un humour tendre évite à ses portraits de donner dans une caricature presque involontaire. À titre d'exemple, on lira avec étonnement les pages consacrées à son illustre concitoyen, Maurice Duplessis. Des anecdotes qui confirment les impressions dégagées de la série télévisée consacrée à l'ancien premier ministre du Québec.

Des rappels familiaux, des pages sobres sur la guerre vécue par l'auteur engagé dans la marine canadienne, des anecdotes savoureuses sur les à-côtés de la politique, évocation de voyages officiels en Europe, à Paris et au Vatican : autant de petits chapitres qui sont brossés comme des tableaux sans prétention, mais qui en disent long sur les hommes et leurs travers. À titre d'exemple, une simple remarque sur le babillage des cardinaux entrant à Saint-Pierre de Rome aux funérailles de Pie XII est plus révélatrice

que plusieurs traités sur la curie romaine.

Au fil de ces pages, Léon Balcer laisse percer le fonds de nationalisme qui a toujours départagé les Québécois des autres conservateurs à Ottawa. Ses notes sur le débat au sujet de l'adoption du drapeau canadien — occasion immédiate de son retrait de la politique fédérale —, ses commentaires sur le bilinguisme à la Chambre des communes confirment bien des appréhensions.

Devant ce talent de conteur, on en arrive à regretter que M. Balcer n'ait à peu près rien écrit sur la vie partisane et l'organisation des partis fédéraux au Québec de l'après-guerre. À part le petit ouvrage sur les tribulations des conservateurs au Québec par le regretté Marc La Terreur, il y a là lacune qui devrait être comblée, surtout au moment où la fortune semble de nouveau sourire aux conservateurs.

Un ouvrage sans prétention qui plaira à ceux qui ont vécu cette période ou qui cherchent un autre éclairage à la vie politique officielle.

L'«autre» pouvoir

VOIX DE FEMMES
Le pouvoir féminin en France
Gilbert Tarrab
en collaboration
avec Jacques Salzer
Montréal, Québec/Amérique
1988, 326 pages

CHANTAL BEAUREGARD

PARMI TOUT ce qui s'écrit depuis quelque temps sur les stratégies de réussite des femmes, je trouve regrettable qu'un bon nombre d'ouvrages manquent tout à fait de perspective (*Le Petit Catéchisme du pouvoir*, *Les Femmes aux commandes de l'entreprise*, 22 interviews de cadres féminins aux États-Unis, etc.). Heureusement, ce n'est pas le cas de *Voix de femmes*. Professeur en sciences administratives à l'Université du Québec à Montréal, Gilbert Tarrab est un auteur prolifique. Cette fois, il questionne le rapport des femmes au pouvoir en France, tente de distinguer les différences de mentalités et aborde même la délicate question de la reconnaissance par les hommes.

Le procédé relève du journalisme de qualité. Résultat d'une réécriture réalisée à partir d'une série télévisée à laquelle il a participé, ce livre ne contient pas moins de 23 entrevues avec des femmes qui, selon l'auteur, sont à élaborer des modèles originaux de gestion, dont certains éléments proviennent d'une nouvelle approche du pouvoir. Cela donne lieu à une exploration de l'autre et permet le jeu de la comparaison trans-culturelle. D'ailleurs, Gilbert Tarrab dit avoir essayé, « dans la mesure du possible, de centrer les rencontres sur les mêmes sujets qui furent traités avec les Québécoises », dans un ouvrage antérieur, *Une gestion au féminin ? Nouvelles réalités*.

Au-delà de l'image de réussite des femmes interviewées (dont quatre oeuvrent en politique, quatre sont de l'entreprise, quatre de l'administration publique, quatre de l'enseignement, deux du monde syndical, quatre spécialisées dans l'étude de la condition féminine et une à la retraite) et aussi, malgré leurs différences, elles ont l'ambition de gagner la place publique, non seulement pour le seul pouvoir, mais pour « faire quelque chose qui leur plaît, pour appliquer des objectifs qui leur sont propres, pour appliquer leurs convictions ». Du reste, ces témoignages ont l'avantage de faire l'objet d'une analyse de contenu, dans la troisième partie du volume. Et le résultat est fort instructif.

Ainsi, derrière chaque expérience, des femmes exposent leur cheminement, souvent rempli d'embûches,

jusqu'à l'exercice d'une fonction de responsabilité importante. Plusieurs reconnaissent qu'il y a une difficulté supplémentaire au fait d'être une femme dans certains milieux ou secteurs d'activité. En conséquence, certaines femmes « ont continué leur carrière là où les premières rencontres ont été hostiles. D'autres ont été exclues ou se sont exclues d'elles-mêmes ». Or, avec tant de préjugés à surmonter tout au long de parcours difficiles, « les droits apparaissent comme des points d'appui » pour la réussite de la femme ». L'influence de l'époux ou du conjoint peut également, dans certains cas, devenir un facteur de réussite.

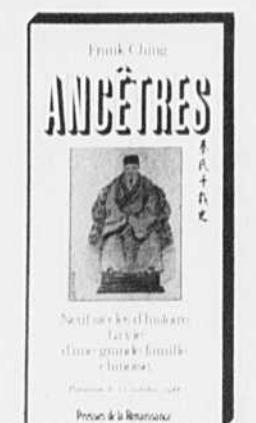
Quant à la manière dont une femme exerce un pouvoir de gestion, cette question a fait apparaître des ambivalences. En cela, « près de la moitié des personnes interviewées déclarent qu'il n'y a pas de différence marquée entre la gestion masculine et la gestion féminine ». Toutefois, nombreuses sont celles qui, en y repensant bien une seconde fois, ont remarqué « quelques différences dans la motivation des femmes au pouvoir ». Les femmes seraient, en fait, plus motivées par des réalisations concrètes et leurs méthodes de gestion seraient plus participatives, directes, rigoureuses et centrées sur la personne. D'ailleurs, celles qui se réclament plus ouvertement du féminisme n'ont pas intérêt à vouloir dominer leur entourage. Un pouvoir qualitativement différent dont toute la société pourrait tirer avantage. Un livre qu'il est profitable d'avoir lu.

Donnez généreusement
LE CANCER AGIT... RÉAGISSEZ!
SOCIÉTÉ CANADIENNE DU CANCER
CANADIAN CANCER SOCIETY

édipresse
SUCCOMBEZ AU PLAISIR DE NOUS LIRE



TELLE MÈRE, TELLE FILLE
Marilyn FRENCH
Pourquoi les femmes se sacrifient-elles pour prendre soin de leurs enfants? Un hommage à la grandeur des femmes ordinaires, celles dont l'amour fait marcher le monde.
Roman 648 pages 29,95 \$



ANCÊTRES
Frank CHING
Neuf siècles d'histoire.
La vie d'une grande famille chinoise
Roman 537 pages 29,95 \$



LA FOLIE KENNAWAY
Christian LEHMANN
Dans un hôpital londonien, un écrivain célèbre, accusé d'avoir tué son amant, vit ses dernières heures sous les yeux du Dr. Sylvia Fuchs, à qui, peu à peu, il confesse son crime. Une confession tendue comme un miroir, un roman troublant.
Roman 252 pages 19,95 \$

En vente partout
ÉDIPRESSE Inc. 273-6141

CLÉMENT TRUDEL

L'EX-JUGE EN CHEF Jules Deschênes a un penchant d'esthète. Il lui plairait bien de retourner au festival Wagner, à Bayreuth, par exemple, ou de revoir Léningrad pour y goûter une fois de plus l'ambiance de l'Ermitage.

Parmi les hommes « de tempérament et de vision » qu'il admire se retrouvent le pape Jules II et son protégé Michel-Ange, dont la conjonction a donné des oeuvres que nous admirons encore.

« Le désir n'a pas de limite », avoue-t-il, mais à quoi bon se morfondre à propos de bateaux et de Rolls Royce que nous n'aurons jamais ? Mieux vaut comparer avec les moins nantis que soi, et goûter son bonheur d'avoir eu la chance de vivre tel événement exceptionnel ou telle rencontre enrichissante.

Son amour du théâtre a déjà inspiré au juge Deschênes une décision sur un canevas de « dramaturge », mais, magistrature oblige, dans son livre, il morigène vertement les auteurs des films tirés des affaires Coffin et Cordélia (Viau) pour les libertés prises avec les archives judiciaires. En relatant les réactions ou les vagues que ses jugements ont provoquées, il tente d'en offrir un « panorama honnête », équilibré.

On peut croire ce juge bien adapté à son ambition de se mouvoir « dans l'ombre de Salomon ». Jules Deschênes a hérité de son père notaire l'art de l'inventaire - son dixième ouvrage est une autobiographie (*Sur la ligne de feu*, chez Stanké) qui fourmille de listes de noms importants, et pourrait constituer la base d'un *Who's Who* - et campe un « Salomon » au sourire généreux, qui ne perd en rien le fil de ses exposés sérieux ou des anecdotes qu'il saupoudre en guise d'intermèdes. Je saurai en passant que son petit-fils de 10 ans le croit expert en électronique, pour avoir tapé correctement son nom et son adresse sur un « micro ».

Réticent à une retraite oisive, M. Deschênes préside depuis peu le Comité de la formation professionnelle du Barreau; c'est à ce titre qu'il s'est intéressé, à Ottawa, à une salle toute neuve où se retrouvent 21 écrans ca-



PHOTO JACQUES GRENIER

JULES DESCHÊNES

thodiques tout neufs (ils ne serviraient qu'en janvier) où de futurs avocats perfectionneront leurs recherches et apprendront des rudiments d'administration de bureau.

La formation de la relève ? Elle n'a pas varié tellement dans le temps et dans l'espace, estime l'ex-juge en chef : savoir écrire (bien rédiger les contrats et les procédures), bien représenter les intérêts du client (art de la plaidoirie, moins les effets de toge surannés) et se conformer aux règles d'éthique qui feront que l'intérêt du public sera bien servi. Ne pas oublier qu'à l'école du Barreau, des cours sur l'art de la négociation viennent rappeler aux futur plaideurs et praticiens du droit qu'il y a une façon de solutionner la « relation conflictuelle » dans laquelle ils se trouvent constamment face aux avocats de la partie adverse.

M. Deschênes - toujours souriant - a refusé toutefois de se mouiller dans des commentaires à chaud sur la récente décision de la Cour su-

prême du Canada faisant du piquetage devant un Palais de justice un outrage au tribunal: « On verra suivant le cours des événements ».

Mais il s'est prêté de bonne grâce à une entrevue que je voulais à bâtons rompus, dans l'espoir de découvrir l'homme, le citoyen, derrière le personnage qui se raconte dans un *bouquin*.

M. Deschênes se dit heureux d'avoir retrouvé, dans un rapport sur les tribunaux ontariens (du juge Thomas G. Zuber) confirmation de son idée du rayonnement d'un juge en chef comme « leader d'opinion ».

Cet avocat à l'esprit vif, qui n'a jamais voulu dissocier sa vie publique de ses convictions religieuses (il a connu le style d'une Église triomphante, du temps du curé Alexandre Dubuc, à Saint-Jean Baptiste de Montréal), aurait tant voulu accéder à la Cour internationale de justice de La Haye, mais ce ne fut de fait qu'une « grande illusion »!

Aucunement amer suite à cette

ambition frustrée, il devient quasi enjoué si on mentionne ce « sixième sens » qu'il a développé, sa vision de « précurseur » en plusieurs domaines. Et il n'est pas fâché que certains des dossiers qui l'ont jadis occupé remontent à la surface comme des « nouveautés ». M. Deschênes fut parmi les premiers à parler de fusionner les professions de notaire et d'avocat; il a exprimé il y a un quart de siècle ses préoccupations au sujet d'un Conseil interprofessionnel - elles sont toujours d'actualité et « attendent encore leur réalisation ».

Des considérations venant d'un ministre, à Québec, ont empêché que soit agréée l'idée qu'il avait émise de constituer les études d'avocats en corporations, mais le débat a toujours cours à ce sujet !

Souvent cité à propos de décisions reliées à la langue (il reprend dans son livre des passages sur la langue de la législation, de l'enseignement, sur le bilinguisme dans les arts, sur la confessionnalité des écoles, etc.) M. Deschênes voit plutôt comme un hasard cette fréquence de décisions reliées au débat linguistique. Certes, ses racines sont d'ici, sa langue maternelle est le français, il essaie de la manier le plus élégamment possible. Oui mais... « J'ai refusé de me cantonner dans l'usage exclusif du français ».

Ma carrière s'est déroulée de telle façon qu'elle m'a ouvert des fenêtres sur l'étranger (...) J'ai tenté de jeter un pont entre les deux cultures » en publiant par exemple simultanément à Toronto et à Montréal des ouvrages comme *Les plateaux de la balance*. Aux deux publics, il fut à même de transmettre « le même message... et je ne sache pas que cet effort ait été fait fréquemment par beaucoup de personnes ».

Sur la ligne de feu, ce juge ? Pas tellement pour aviver les flammes. Il s'est retrouvé à la crête des grands dossiers qui ont agité notre société depuis deux décennies et le plus « médiatique » de ses gestes fut sans doute de monter au choeur (on ne monte plus en chaire) de son église pour rectifier le prône d'un vicaire mal informé, semble-t-il, sur un rapport qu'avait signé le futur juge sur les réformes souhaitables à l'Université de Montréal. L'ecclésiastique avait eu le tort de délaissier 327 des recommandations du rapport et de ne traiter, gauchement d'ailleurs, que des quatre paragraphes portant sur le service de pastorale et sur la faculté de théologie ! Mal lui en prit. L'avocat-marguillier l'avait rembarqué, se faisant « perturbateur de la grand-messe ».

Il faut savoir cultiver un religieux respect pour l'exactitude quand on a affaire à Jules Deschênes, comme chacun sait !.



Bobino, Bobinette et Cie

Dans ce magnifique album-souvenir, Michel Cailloux nous propose quelques-uns des moments magiques vécus par ses célèbres personnages. Puissent les tout-petits d'aujourd'hui et d'autrefois y trouver leur bonheur.

22 photographies
208 pages
19,95 \$

Éditions
Pierre
Tisseyre

Pour Noël

Les librairies
Flammarion Scorpion

Place Montréal Trust 499-9675 • 4380 St-Denis 284-3688 • Carrefour Angrignon 365-4432 • Centre Laval 688-5422
Galeries d'Anjou 351-8763 • Galeries de Terrebonne 492-5688 • Mail Champlain 465-2242

Le plaisir des Livres



Jean
ETHIER-BLAIS

▲ Les carnets

LES AMOUREUX de Jacques Ferron se réjouiront de la parution de sa correspondance avec Julien Bigras. Ils l'y retrouveront tel qu'en lui-même. Je dis bien amoureux; Ferron a, dès le début de sa carrière d'écrivain, suscité la passion. On était pour lui ou contre lui. Il fut un signe de contradiction, ce qui est bien le plus bel hommage que les lecteurs et les aficionados de la littérature peuvent rendre à un manieur de plume. Les tièdes donnent rarement prise à un sentiment riche et fort. L'homme-Ferron est dans son oeuvre, avec son sourire méprisant, son regard scrutateur et bon, son haut front d'intelligence souveraine, sa fierté ironique d'être Québécois, sa générosité d'âme, son besoin de réinventer l'histoire, et soudain, sa cruauté. Il tint d'innombrables chroniques, écrivit des lettres dans les journaux, où il laissa couler sa bile. Il lui arrivait des aventures à la Ionesco. Traversant la rue Sainte-Catherine, il vit Pierre Baillargeon éviter la mort de justesse afin de ramasser et de glisser dans sa poche quelque pièce de monnaie égarée sur la chaussée. Il avait ses têtes et Pierre Baillargeon, ce jour-là, était l'une d'elles. Il m'accusa d'être un corbeau. Hélas ! je n'ai de ce volatile ni la belle voix, ni le large bec, ni, surtout, le fromage. À cette époque, Ferron détestait les puristes. Il avait raison, car sa langue n'a pas toujours été chatiée. Le serait-elle, sans ces faillies, qu'il serait un grand écrivain. Il avait en lui tout pour le devenir, l'amour du travail, le respect de l'inspiration, le courage de dire ce qu'il croyait être la vérité, une merveilleuse imagination et ce mépris souverain des autres, allié à un profond amour des autres (allez vous y

reconnaître, mais le vrai talent loge dans ces luttes intenses); en somme, une forte personnalité à laquelle il est impossible de rendre justice, sans la condamner et l'exalter. Il a eu de nombreux exégètes, parmi lesquels se détache M. Jean Marcel, qui a montré à quel point le destin composite de Jacques Ferron pouvait avoir valeur exemplaire.

Sur Jacques Ferron, cette correspondance nous apprend mille choses. Comme nombre d'écrivains parvenus à la notoriété, il avait appris à se garder des fâcheux. N'entrait pas en communication avec lui qui voulait. Il ne se laissait pas facilement harponner. Ni n'aimait-il jouer les seconds violons, lui dont l'archet était si sensible. C'est le combat classique entre professionnels et amateurs, quelque doués que soient ces derniers. Mais un écrivain de race se livre en une seule phrase. Qu'il parle des autres, c'est toujours de lui, et de lui seul, qu'il s'agit. Dans sa correspondance avec Gide, Roger Martin du Gard s'inquiète à tout propos de son correspondant. Gide est au centre de ses préoccupations. Pourtant, c'est lui, Martin du Gard, qu'éclairaient les feux de la rampe. Il en va de même ici. Ferron parle à son correspondant. Mais de biais. Il s'adresse à lui-même.

Dès l'abord, Jacques Ferron avoue sa réticence. Le ton de ses réponses est donné, une sorte de hauteur narquoise, qui l'amène à répondre sans le faire, à réfléchir à côté de la question, à se laisser aller à des souvenirs, à des inventions-souvenirs, qui plongent dans le marécage. Ferron n'est pas à l'aise. Il est poli, il aligne les mots sous forme de lettre qu'il affranchira et glissera dans la boîte rouge, au coin de la rue. Commençons par l'univers qui relève de l'imaginaire. Ferron écrivain avait cette qualité inestimable de confondre naturellement l'imaginaire et la réalité. Cela donne, dans son oeuvre, des portraits prodigieux. Personne n'oubliera celui de Mgr Camille Roy, savant prêtre qui risque de passer à la postérité sous son déguisement ferronien. Il y a d'abord sa propre vie, la mort de sa mère alors qu'il était enfant. Cette mère, qui est aussi celle d'autres êtres exceptionnels (je veux dire toute la famille Ferron, unique dans l'histoire de la culture québécoise) était un peintre très doué, dont le talent

dépassait celui d'une pensionnaire; une technique précise et une sensibilité lamartinienne de la nature. Elle aurait pu illustrer *Jocelyn*. Ferron a vu, dans l'escalier, descendre son cercueil. Expérience inoubliable, qu'il s'agisse du père ou de la mère. Je ne sais si l'image de cette mère hante son oeuvre. Elle a dû être omniprésente dans son âme d'adolescent et d'homme fait. Il ne fait aucun doute pour moi que le docteur des pauvres, qui côtoie la maladie et la mort, c'est un Jacques Ferron avatar de sa mère. L'amour de la France et des livres en tant qu'objets sacrés, qu'on travaille comme une toile, qui représentent la réalité en la déformant et en lui rendant son sens véritable, c'est encore la mère, à son chevalier. Ce rapport essentiel de Ferron avec sa mère le rend fragile, attachant, mystérieusement beau.

Son imagination est toute-puissante lorsqu'elle vrille le passé. Il fait de Duplessis un portrait étonnant. On y apprend que le mépris, ce n'est pas de mépriser ouvertement, dans l'absolu, mais en secret, dans le relatif. Duplessis méprisait à ce point l'inculture de ses contemporains qu'il faisait semblant d'être inculte. Il dévorait les livres et protégeait les écrivains; en public, il les brocardait, répondant ainsi aux appels profonds du peuple québécois et de notre classe intellectuelle, se ralliant tous les suffrages. Collectionneur de tableaux, habitué, le dimanche matin, pour lui seul, d'une célèbre galerie montréalaise, j'imagine qu'il se moquait aussi des peintres. Ferron fait une allusion très pénétrante à Borduas, la plus illustre victime de Duplessis, qui mériterait d'être suivie par quelque critique de la peinture. Il plonge dans le marécage et en ramène des carpes bien dodues. Il avait l'imagination décapante, savait faire des raccords rendus plausibles par sa connaissance de la nature humaine. Son objectivité se situait au niveau des correspondances, ce qui lui donne souvent une allure de détachement, voire de cruelle indifférence. Notre histoire, dans ses détails révélateurs, était devenue pour Ferron une passion. Il est ravi de raconter, par exemple, les particularités de la filiation Wilfrid Laurier-Armand Lavergne. Tout ce qui brille n'est pas or et malgré ses affirmations catégori-

ques, on reste sceptique. Il est normal que Laurier ait pleuré. Il en avait gros sur la conscience, chef du parti de la trahison. Lorsqu'il raconte sa vie, Ferron se transforme en lingot. Pourquoi n'a-t-il pas eu le temps d'écrire ses *Mémoires*, vrais ou faux ? Avec lui, la notion de vérité vraie ne compte plus, tant est grand l'enchantement de suivre à la trace un conteur-né. En un paragraphe, il fait revivre Jovette Bernier, moribonde, méchante langue et drôle. Comme tous les poètes, Ferron ne quitte pas le réel. Il s'enfonce en lui et y trouve sa provende. C'est sans doute pourquoi sa vérité n'est pas toujours la nôtre. Chose certaine, c'est à lui que l'avenir donnera raison, comme à tous les visionnaires, non à nous, attachés que nous sommes à la raison raisonnée.

Le désarroi, qui donne son titre à ce livre (VLB éditeur, Montréal 1988), on devine que c'est celui d'un Ferron aux prises avec ses propres et tragiques pulsions. Elles l'avaient mené à la thérapie psychiatrique (dans la mesure où il n'y a pas là contradiction dans les termes) et il a vécu ses dernières années dans la crainte, noblement acceptée, d'un retour de cette camarade de l'esprit. Ce désarroi est aussi un désenchantement et un éloignement de ce qui n'est pas sensibilité profonde. On devine, dans les lettres de Ferron, un ennui. Est-ce un ennui existentiel ou, tout bonnement, l'impossibilité où se trouve un écrivain, d'insuffler à son écriture un enthousiasme de commande ? Peut-être plus important, lorsqu'il s'agit du ton, Jacques Ferron portait sur lui-même et sa trajectoire de médecin, un regard sans indulgence. « ... moi qui n'ai jamais réussi grand-chose en médecine, à l'exception peut-être du curage digital, quand je passais après l'avorteuse. Par contre, deux ou trois jeunes gens sont venus me voir en dernière instance, ce que je ne devinais pas, et peu après, j'apprenais que le lendemain ils s'étaient suicidés. Je suis plutôt un barbier médiocre, très médiocre, et non un mage. » L'homme qui a pu se voir ainsi dans le miroir de sa vie, écrire ces lignes, a transcendé le désarroi. Par-delà la vérité et le mensonge, il est entré dans la lumière haute et crue de l'écriture qui découvre l'homme dans sa nudité. Tout l'intérêt de cette correspondance est là.

Bérénice expliquée

BÉRÉNICE, LA REINE HUMILIÉE
Danielle Delouche
Paris, Flammarion, 1988, 294 pages

LOUIS BEAUGRAND-CHAMPAGNE

LES ENCYCLOPÉDIES et les dictionnaires sont plutôt brefs dans leurs détails sur Bérénice, reine de Chalcis, en Judée, qui vécut au début de l'ère chrétienne et qui séduisit Titus, le futur empereur romain. Quelques mentions dans Juvénal, Tacite et autres écrivains romains, et c'est presque tout.

Danielle Delouche nous a reconstruit une vie de Bérénice avec le peu de documents à sa disposition. Avec un talent indiscutable, elle nous présente une femme hors pair, belle, ambitieuse, qui ne recule devant rien pour devenir reine (c'est le titre qu'elle voulait). Elle ira jusqu'à épouser son frère (roi de Chalcis), mariage scandaleux qui choque toute la Judée mais qui, en réalité, n'en était un de façade, puisque Agrippa ne semblait pas très intéressé par les femmes...

Elle tenta quelques fois de retenir le bras vengeur de Vespasianus et celui de Titus qui tentaient d'écraser la Grande révolte des Juifs, mais elle s'était mise à dos ses concitoyens en s'affichant publiquement avec les Romains exécrés et en épousant

Agrippa. Les Juifs la méprisaient et considéraient qu'elle ne pouvait faire quoi que ce soit pour son peuple. Les Zélotés surtout lui vouaient une haine farouche.

Bérénice assista à la destruction de son palais, à la destruction du Temple et celle de la ville de Jérusalem, jusqu'à ce qu'il ne reste plus « pierre sur pierre », selon les prophètes. Les Juifs survivants s'exilèrent un peu partout dans le monde. C'était en l'an 70.

Tombée amoureuse de Titus, Bérénice s'apprêtait à le suivre à Rome et à devenir son épouse. Mais il eut tellement de protestations à Rome où l'on ne voulait pas de la Juive, que Titus dut se résigner à la laisser en Judée, tout en lui jurant de la faire venir dès que la plèbe se serait calmée. Après plusieurs mois d'attente, elle se décida à aller le retrouver à Rome mais, suprême humiliation, il refusa de la recevoir. Elle alla se réfugier chez sa soeur qui habitait Pompéi; on perd là sa trace, après 79, année de la grande éruption du Vésuve.

Une vie mouvementée, qui eut ses hauts et ses bas, mais qui n'avait qu'un seul but : la royauté, dans laquelle Bérénice comptait déployer toute sa beauté. Danielle Delouche nous rend cette femme attachante, malgré son ambition et ses défauts, et réussit à nous émouvoir de sa débâcle finale.

LES CHEMINS NOIRS
René Frégni
Paris, Denoël, 1988
331 pages

CHRISTIAN DESILETS

René Frégni se présente en littérature avec de faux papiers, un premier roman qui emprunte sans retenue à Philippe Djian non seulement le style, mais aussi la célébration d'une marginalité tape-à-l'oeil. Brandoli, son héros et narrateur, est un criminel d'occasion fuyant la guillotine selon un itinéraire exotique qui ne nous épargne ni le maquis corse ni les lieux communs des poursuites enlevées, de pétarades et des bagarres viriles. Adepte de la littérature simple et « vraie », qui privilégie l'interjection dans l'expression des émotions, on lui pardonne de se commettre parfois à la trippette poétique (ici et là, « le temps jette son ancre »), mais on est surpris de l'entendre pla-

cer au pinacle de son panthéon Don Quichotte, Emma Bovary et Sainte Thérèse d'Avila. Il devrait ne cajoler que cette dernière et lui adjoindre Sade, tant ce livre, sous prétexte d'aventure et de bons sentiments contre-culturels, cache une inquiétante apologie du châtiment corporel en amour.

Il faut dire que Brandoli plaide une enfance malheureuse et des débuts galants difficiles. Découvrant l'infidélité de son amoureux nymphomane, il déserte l'armée et assassine un officier. Jouant de malchance, la seconde femme qu'il rencontre apprécie peu de se faire mordre la fesse. Mais c'est pour fondre en larmes aussitôt et avouer une frigidité et une stérilité qui la condamnent (c'est bien fait, pense-t-il) à n'être qu'un ventre inutile. Découragé, il se réfugie dans un monastère où il observe le manège quotidien d'un moine qui bâtonne une chienne fu-

guese jusqu'à ce que, repentante, elle se laisse consoler dans les bras de son maître. Cela fait à Brandoli l'effet d'une véritable illumination.

Prêcheur ardent, il soumet bientôt une jeune hippie un peu folle et à la croupe légère à sa doctrine amoureuse, grâce à l'excitation rythmique de quelques baffes d'une sévérité grégorienne. Elle lui fait une fille et se sauve aussitôt sur un âne, fuyant vers la Grèce avec cette monture qu'elle lui préfère. Ce coup en bas de la ceinture l'atteint au coeur. Ahanant sur son malheur, il prend sa fille sur son dos et erre par les chemins, rêvant d'un paradis qu'il découvrira dans un hôpital psychiatrique où on l'engage comme aide-infirmier.

C'est que les fous, dit-il non sans inconscience, « qu'est-ce qu'ils débloquent sur la fesse ». Il se trouve que les angéliques infirmières aussi, de sorte que, fidèle à l'esprit du moine, il fera de l'une d'entre elles,

par le chantage et par le viol, une esclave heureuse qui louangera son maître avec des « râles de chienne ».

Mais un anti-héros peut-il être en paix ? La police importune l'oblige à lui encore et à faire ses adieux à sa fille au moment où, ayant atteint l'âge de la première communion, elle lui reproche de ne l'avoir jamais paternellement battue. Dans un crescendo larmoyant, il lui promet de triompher de la société et de revenir un jour lui offrir un foyer normal au sein duquel la fessée sera généreuse et quotidienne.

Voilà en condensé ce qui se trouve dilué dans ce trop long roman. La pauvreté de l'écriture et des idées lui interdisant l'étiquette érotique, il semble que *Les Chemins noirs* ne soit pas un roman picaresque, comme l'éditeur le propose prudemment, mais un roman pornographique honteux de lui-même.

◆ Boréal

tion et on décide par après de la possibilité de le publier ou non.

« On reçoit près de 250 manuscrits par an, continue Antoine Del Busso. Là-dessus on n'en publie que 10 % à peu près. L'histoire continue d'être notre secteur de prédilection. Mais, cette année, on a publié presque autant de romans, soit une douzaine.

Notre groupe d'écrivains s'élargit et on en compte certains d'établis : Jean-Marie Poupart, Pierre Turgeon, Suzanne Jacob, François Gravel, Jacques Savoie, etc. La collection 'Papiers collés' de François Ricard est également riche en auteurs importants, tels les Lise Bissonnette, Jacques Godbout, Jean-Paul L'Allier, Jean Larose et Pierre Vadeboncoeur. »

Pour les 25 prochaines années, An-

toine Del Busso et Pascal Assathiany prévoient continuer dans la même voie. « Publier une quarantaine de livres par an, réimprimer les livres du fonds en format compact, et développer les collaborations avec les éditeurs français. Par exemple, on va traduire et publier prochainement en France, en coédition avec Actes Sud, *Electrical storm* de Davis Homel. Pour janvier, on compte publier un livre de mémoires qui fera beaucoup

de bruits.

« Il s'agit d'un volume de souvenirs de l'ancien directeur du DEVOIR, Gérard Filion. Et on va continuer de publier des livres pour la jeunesse et des beaux livres, comme *L'histoire générale du Canada* et *Les quatre saisons* de Jean Provencher. » Après 25 ans, les éditions Boréal ont le vent dans les voiles et plein de projets pour l'avenir.

A LIRE CHEZ TRIPTYQUE

■ LA SAGESSE EST ASSISE À L'ORÉE (poésie) de Jean-Marc Fréchette
Prix Air Canada — 8,00\$

■ VERS L'AMÉRIQUE (roman) de Tiziana Beccarelli-Saad
par l'auteure de *Les passantes* — 11,95\$

■ LE REPOS PIÉGÉ (roman) de Michel Gosselin
La suite de *La fin des jeux* que l'on peut voir à la télévision — 13,95\$

■ BARBE-ROUGE AU BASSIN (récits) d'Aurélien Quintin
Notre best-selles de l'automne — 17,95

Distribution en librairie: **Prologue**
Pour tout renseignement: 524-5900

◆ Varennes

que j'appelle mon imagination me jouent souvent de vilains tours. Quand je m'imaginais pas des bruits, ce sont mes effets personnels que j'égarais partout dans ma maison ou autour. Si je me suis mis à raconter cette histoire qui ne s'adresse peut-être à personne, c'est entre autres pour cette raison. J'essaie de fixer tout ce qui se volatilise ainsi que nuée de pollution dans mon environnement sans que j'aie de prise aucune, à mon grand désespoir.

J'ai peur de perdre mes moyens. De fréquents trous de mémoire provoquent en moi la panique. Ce sont d'abord des riens, un mot, un objet égaré, la date, des noms et des pré-noms qui disparaissent. Ma mémoire déficiente est mon mal solitaire et secret, ma mémoire est une passoire dérisoire, ma mémoire est devenue mon obsession de vieillard esseulé. Et plus je cultive mes facultés de mémorisation par toutes sortes



d'exercices mnémotechniques, mes écritures, mes relectures, plus on dirait qu'elles me font défaut. Des choses lointaines, mais surtout des événements plus rapprochés s'estompent dans mon esprit menacé. J'oublie ce que j'écris et je me surprends moi-même en relisant ce qui s'est évaporé au fond de ma mémoire. Je n'ose plus m'arrêter, même si le phénomène semble amplifier mon trouble. Parfois, j'ai l'impression d'inventer un passé englouti. J'emploie tous mes efforts à feindre, à faire comme si, à déjouer les reminiscences qui se refusent à moi. Mais, peine perdue, c'est lutter contre soi, se mentir à soi-même et moralement c'est pire. Au bout du compte, je me demande : « Mais qu'est-ce que c'est que je cherchais au juste ? » C'est le plus terrible des oublis.

Je subis douloureusement la persistance de certaines fixations, des lapsus du souvenir, des actes manqués de la mémoire. Je peux toujours, à la rigueur, laisser tomber de guerre lasse un passé qui ne concerne que moi. Je peux éviter de revoir les vieilles photographies, de rouvrir les coffrets de Gerlande. J'évite aussi de réintégrer les pièces closes de la maison, les chambres interdites, la chambre de ma fille Johanne. Je m'empêche d'accéder au grenier ou à la cave, ces cappharnaüms d'objets, d'esprits et d'âmes entassés pour la torture de la mémoire. Mais avec les vivants de tous les jours, avec la menace de mon fils et de ma bru, il me faut être sur mes

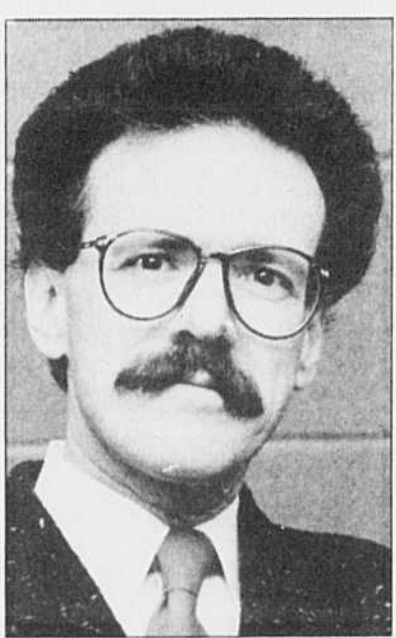


PHOTO BOUDRIAS

ROBERT BAILLIE

gardes et beaucoup plus vigilant. Et l'on sait bien que c'est exactement quand on s'efforce de tout saisir, de tout ordonner, de tout livrer de sa maîtrise du temps et de l'espace, qu'on s'embourbe, qu'on se perd. Ces temps-ci, je m'embrouille plus que de coutume...

Entre autres blancs de mémoire, parmi ces trous, le pire, celui qui me déconcentre par-dessus tout en m'abandonnant à un désarroi total, c'est de ne pouvoir jamais me sou-

venir du prénom de mon seul et unique petit-enfant. Cet enfant-là, pour moi, n'a pas de prénom, ne peut pas porter celui que mon fils et ma bru lui ont imposé à sa naissance. « Comment est-ce qu'elle s'appelle déjà ? Ah, oui... quel prénom compliqué à retenir ! » me dis-je parfois pour me disculper.

Et pourtant elle s'appelle simplement Mireille. Mireille comme beaucoup d'enfants de son âge, de fillettes de sa génération. Dans ma conscience d'aïeul, Mireille est un prénom qui se dissout à chaque fois que je dois identifier la petite. Mireille aura bientôt douze ans, l'âge limite de sa latence, de sa patience, l'âge ultime de son inexistence. Bientôt elle ne tolérera plus les affronts de son grand-père. Par expérience, je le sais trop. Je connais cet âge ingrat du refus et de l'intransigeance. C'est à cet âge-là que j'ai senti ma propre fille m'échapper pour toujours. Et je confonds le prénom de Johanne avec celui de Mireille dans les moments où je sens l'enfant sur le point de m'être enfin accessible. J'ai beau blâmer mon grand âge d'être responsable de mes terribles balourdises, mais l'enfant se retire alors en s'offusquant du radotage de son grand-père. Elle me préfère nettement la chienne et ne fait plus aucun cas de moi. Elle me rétorque effrontément :

— Ta chienne est bien plus fine que toi, Edmour Huard !

Comment puis-je lui en tenir rigueur ?

EN VENTE AUX ENDROITS SUIVANTS :

W&L
FILAIE DE GROUPE QUEBECOR INC.

39, rue Notre-Dame ouest
Montréal, QC
H2Y 1S5
(514) 288-7153

Wilson & Lafleur Itée

Comptoir de ventes à Québec
36, rue St-Nicolas
Québec, Qc G1K 6T2
(418) 692-2537

Librairie Renaud-Bray
5219, Côte-des-Neiges
Montréal H3T 1Y1
(514) 342-1515

Agence du livre français
1246, rue St-Denis
Montréal, Qc H2X 3J6
(514) 844-6896



À BÂTONS ROMPUS SUR LA JUSTICE... et le droit du travail
par Marc BRIÈRE

W&L
FILAIE DE GROUPE QUEBECOR INC.

Wilson & Lafleur Itée

EXTRAITS DE LA PRÉFACE

Le juge Brière n'a pas voulu écrire un traité sur le système judiciaire québécois. À partir de son expérience de praticien et de juge, il a voulu réfléchir sur les problèmes de la justice en général et plus spécialement de celle que l'on dit administrative, en s'attardant particulièrement à la vie des juridictions de travail.

Louis LeBel
juge à la Cour d'appel du Québec

Format: 6x9 Couverture rigide 200 pages Prix: 28,95 \$

150 ans de peinture anglaise dans un musée imaginaire



La mort du général Wolfe de Benjamin West (1738-1820) au Musée des beaux-arts du Canada.

LA PEINTURE ANGLAISE
album d'art abondamment illustré, textes de Jean-Jacques Mayoux, Collection Skira-Flammarion, 310 pages, \$ 70.

MARIE LAURIER

DÉJÀ LA COUVERTURE invite à feuilleter dans un premier temps les 310 pages de cet album d'art sur la peinture anglaise.

Le portrait d'une femme, un chef-d'œuvre de Sir Joshua Reynolds (1723-1792) renferme un mystère troublant que l'auteur nous décrit ainsi: « Elle (Nelly O'Brien) est assise de face, dans une robe à raies bleuâtres, un peu tassée, dirait-on, comme par une légère mélancolie, tenant dans ses bras son petit chien sur un drapé de piqué rose — ce poids d'humanité qu'elle semble porter rappelant de loin les plus célèbres courtisanes de Carpaccio. Son visage à mi-ombre est éclairé d'en dessous par une lumière réfléchie dont la douceur lui sied. Certains tableaux de Rembrandt ont cet éclairage. » Et il ajoute ce commentaire ineffable: « Reynolds s'entend à merveille à piller les grands maîtres. »

Cette citation m'est qu'un exemple du ton et du style de Jean-Jacques Mayoux. Il ne se contente pas de situer les artistes dans leur époque mais il jette un regard critique et comparatif sur leurs œuvres, si bien que le lecteur a nettement l'impression de l'accompagner dans un musée imaginaire de 150 ans d'Angleterre. La création des maîtres va de la naissance de Hogarth à la mort de Turner, soit de 1697 à 1843.

Cette incursion invite à la surprise de découvertes à défaut de retrouvailles, souligne de son côté le préfacier Anthony Blunt, puisque de manière générale, croit-il, les Français se sont longtemps obstinés à ne voir dans la peinture anglaise qu'une production secondaire. En revanche, les Anglais, eux, « trouvaient la peinture française guidée ou maniérée, voire frivole ou vaguement immorale ».

Découvertes, oui, cet Hogarth qui

illustre l'esthétique du grotesque et puise son inspiration dans les affaires publiques, fait une satire des moeurs électorales et de la corruption, notamment avec ses quatre grands tableaux de l'Élection. Il fut en quelque sorte le chroniqueur imagier ou le Daumier de son temps.

Indéniablement, cet album possède le rare et double avantage de nous présenter un panorama complet de la peinture anglaise et d'être écrit dans un français impeccable.

Car il permet tout aussi bien s'attarder longtemps sur les Ramsay, Reynolds, Romney, Raeburn, Opie, Lawrence, Barry, l'Angleterre découvrant dans cette phase classique le « grand style ». On y rencontre ces peintres tour à tour modestes, pauvres, de bonne famille, des révolutionnaires, des militaires, des précieux, des inquiets, des suffisants, des prétentieux comme Reynolds qui disait de lui-même, plagiant Louis XIV: « L'art, c'est moi! »

Tiens, page 73, voilà un tableau intéressant pour nous qui nous vient du

Musée des beaux-arts du Canada, et pour cause: « La mort du général Wolfe » de Benjamin West (1738-1820), une scène que l'on a vue bien souvent dans nos manuels d'histoire du Canada... quand on l'enseignait encore dans les écoles.

Découvertes, certainement mais aussi retrouvailles, disions-nous: de Fuseli et de ses scènes cauchemardesques, de Blake et ses livres illuminés, de Turner et de ses paysages brumeux, de Constable et de ses extraordinaires symphonies de verts, autant de noms familiers et d'autres que vous retrouverez avec plaisir si vous avez visité le Tate Gallery, le British Museum et le Victoria and Albert Museum de Londres.

Et fasciné, l'on revient à cette célèbre et étonnante *Marchande de crevettes* de William Hogarth (page 41) pour refaire une autre fois la tournée encore plus attentive de ce musée imaginaire et constater avec l'auteur que « tous les peintres n'étaient pas fous en Angleterre au XIXe siècle »!

Voyage dans le temps

TRÉSORS
Ottawa, Musée canadien des civilisations et Old Bridge Press, 1988.

SUZANNE MARCHAND

UN VOYAGE à travers le Canada, un itinéraire sinués remontant les siècles, une évasion au sein de l'Histoire, voilà un cadeau original que poètes et amateurs d'art apprécieront sans nul doute.

Une suggestion: *Trésors*, l'ouvrage publié par le Musée canadien des civilisations dans lequel peintures, sculptures, costumes amérindiens, masques, estampes, luths, violons et cithares, courtépintes, lampes et porcelaines témoignent de la personnalité et des traits multiples de l'identité canadienne, de la mosaïque des cultures qui se sont côtoyées au Canada au cours des âges.

Ce livre d'art se veut une introduc-

tion au grand spectacle que présente dans son nouvel habitat de la Capitale nationale à Hull le Musée canadien des civilisations. Dans un contexte radicalement nouveau, le Musée veut proposer aux visiteurs une nouvelle vision du Canada, un regard neuf sur son Histoire et surtout une meilleure compréhension de l'avenir de l'humanité.

Les collections d'un musée sont les joyaux d'un pays. Elles se constituent au hasard des circonstances et des rencontres, au rythme de l'inspiration des gens qui en sont gardiens.

En regardant ces planches photographiques spectaculaires agrémentées de courts textes bilingues, on se laisse fasciner par la richesse de l'histoire de ce grand pays.

Ce voyage-cadeau se poursuivra peut-être, sait-on jamais, par une escale sur la rive Nord de l'Outaouais!

Sans papier point de plaisirs

PLAISIRS DE PAPIER
Faith Shannon
(traduit de l'anglais par Christiane Lord)
Paris, Éditions Flammarion, 1988 : 168 pages, \$ 49.

ODILE TREMBLAY

« UN UNIVERS civilisé est inconcevable sans papier. Son utilisation comme moyen de conservation et de transmission de l'information a largement dépassé ce dont rêvaient ses inventeurs », constate d'entrée de jeu Faith Shannon en présentant le très beau volume qu'il signe ici. Son ouvrage a été composé à la gloire d'un matériau méconnu à force d'être banalisé: le papier. L'auteur est un professeur de reliure. Il a voulu redonner ses lettres de noblesse à la feuille à tout faire, interroger ses origines et révéler l'infinité diversité de son potentiel esthétique et pratique. Plus qu'un simple manuel d'information, *Plaisirs de papier* est un livre qui met le regard à contribution. De pages en pages, de magnifiques photographies viennent rehausser le texte et donner sa couleur aux textures et aux motifs évoqués.

Il a fini par supplanter ses prédécesseurs le papyrus, l'écorce et le parchemin; apparu en Chine, nous dit-on, aux alentours du IIe siècle, c'est par l'entremise des Maures que le papier gagna l'Europe près d'un millénaire plus tard. Sans lui, point d'imprimerie ni d'alphabetisation des masses, explique en substance Faith Shannon qui vient non seulement tracer ici la petite histoire du papier mais donne également un aperçu de ses procédés de fabrication à travers les âges. Confection d'une presse, composition de la pâte, méthodes de mise en feuilles, d'encollage: son livre s'adresse particu-



lièrement, si ce n'est aux artistes et aux artisans, du moins aux bricoleurs. Eux seuls pourront profiter pleinement des précieux conseils techniques qui parsèment l'ouvrage. *Plaisirs de papier* est avant tout un *how to*: plus de la moitié du volume est consacré aux différentes techniques et manipulations qui sont à la base d'effets décoratifs. Papier plié, tuyauté, perforé, mâché, ajouré ou texturé; on explique de A à Z, illustré par des photos, comment mettre le papier dans tous ses états. Un chapitre particulier s'attarde sur la marbrure et décrit les procédés traditionnels toujours en usage dans la cé-

lèbre maison de marbriers florentins, Il Papiro, qui a collaboré à cet ouvrage.

À travers ces pages, le lecteur assiste aux mille et une transformations du papier qui vient se courber en abat-jour, se plier en éventail ou se modeler en bijou. Histoire de prouver que son matériau s'apprête à toutes les sauces, Faith Shannon présente même des encadrements et des tableaux de papier. Une large section est consacrée par ailleurs aux techniques de reliure car l'auteur vient clore son ouvrage en se penchant sur la vocation initiale du papier: celle de servir d'éternel support à l'écriture.

D'Émile Littré aux affiches du CP

MONSIEUR LITTRÉ
Jean Hamburger
Paris, Flammarion (Collection *Grandes biographies*)
1988, 308 pages.

PAUL-ANDRÉ COMEAU

VOILÀ DEUX destins exceptionnels. Celui d'Émile Littré dont le nom est indissolublement associé à l'idée même de dictionnaire. Et la trajectoire de Jean Hamburger, tête d'affiche de la médecine française contemporaine.

Il fallait un humaniste pour rédiger cette biographie de l'auteur du plus célèbre des dictionnaires de la langue française. Il fallait un médecin pour suivre le cheminement de cet homme-orchestre qui, au début de sa carrière, fut... médecin. La carrière de Littré, c'est un corps-à-corps avec son siècle. Il a côtoyé, admiré ou combattu tous les grands noms du XIXe siècle.



Une biographie, bien documentée, qui permet de découvrir l'homme et de mieux comprendre le bouillonnement d'une époque.

CANADIEN PACIFIQUE AFFICHES 1883 - 1963

Marc H. Choko et David L. Jones
Montréal, Éditions du Méridien, 1988 : 186 pages

L'INITIATIVE est importante, même si elle n'a pas été soulignée par ceux qu'intéresse l'histoire, grande ou petite. Ces deux chercheurs ont fait oeuvre de pionniers en rassemblant les affiches tirées par et pour le Canadien Pacifique durant 80 ans. Avec le temps, on avait presque oublié le rôle de pionnier joué par cette société de transports. Cet ouvrage, agréablement présenté, nous livre une image du Canada qui elle aussi a tendance à s'estomper. Il faut avoir eu la surprise de découvrir dans quelque village perdu en Europe l'une de ces affiches pour s'interroger sur le peuplement du Canada. Le Canadien Pacifique a été le plus grand agent recruteur de candidats immigrants lors du tournant du siècle. Et ces affiches ont disséminé une image du Canada qui a profondément marqué l'imagination populaire. Ici, au pays, les affiches lancées pour promouvoir croisières en bateaux, train ou avion, rappelleront des souvenirs qui commencent déjà à s'estomper. Une page d'histoire du Canada écrite en lithographies et en affiches...

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Aujourd'hui 3 décembre de 14h à 16h

Normand Charette
SCÈNES D'ENFANTS

et
Jean Ethier-Blais
ENTRE TOUTE LES FEMMES

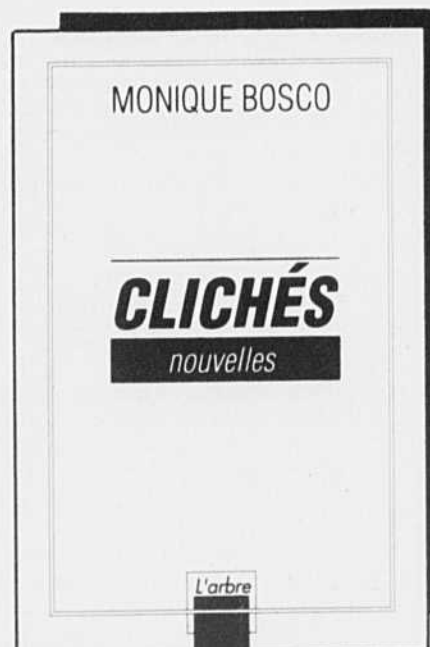
LEMÉAC
éditeur

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h

de 9 à 9
363 jours cette année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

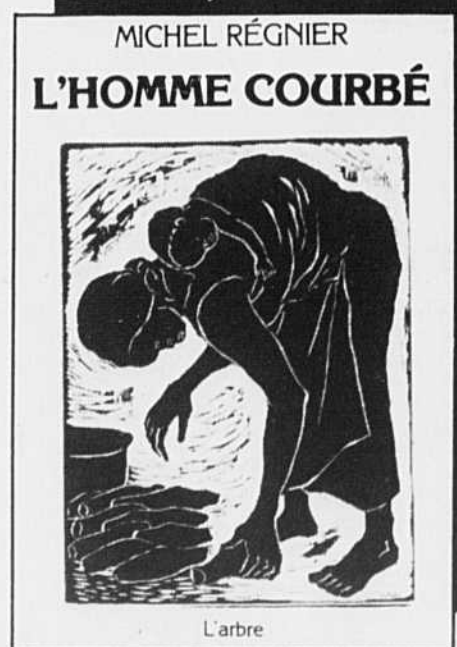
NOUVEAUTÉS



Monique Bosco
CLICHÉS

Des nouvelles pleines de lucidité et de finesse... Un rare plaisir de lecture.

104 pages — 9,95 \$



Michel Régner
L'HOMME COURBÉ

Des nouvelles du monde entier... un livre émouvant et chaleureux.

264 pages — 17,95 \$



éditions hurtubise hmh ltée
7360, boulevard Newman Ville LaSalle
(Québec) H8N 1X2 Téléphone (514) 364-0323

Le dernier ouvrage de Françoise Dolto



Rassemblée dans la même perspective et selon la même méthode que "La cause des enfants", voici une somme unique d'informations, de témoignages, d'expériences, de conseils, de propositions, qui va permettre à tous les parents et éducateurs de revivifier leur dialogue avec les jeunes.

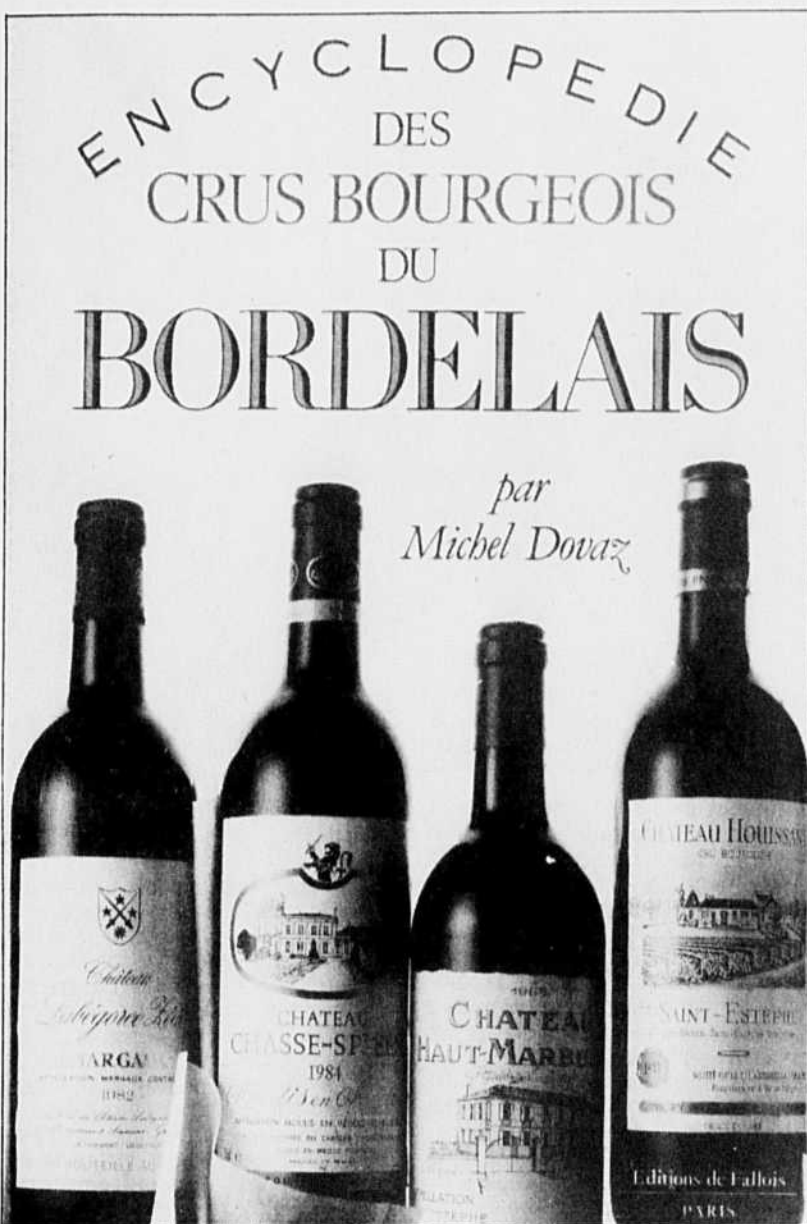
LE TESTAMENT DE L'AVENIR.



Éditions Robert Laffont

En vente chez votre fournisseur.

Le portrait des crus bourgeois



SERGE TRUFFAUT

À L'ÉGARD du vin et des plaisirs qu'il procure, il y a grosso modo deux catégories d'amateurs. D'un côté se rassemblent les amoureux occasionnels, de l'autre les amoureux permanents. L'*Encyclopédie des crus bourgeois du Bordelais*, qu'a signée Michel Dovaz aux Éditions de Fallois, s'adresse presque exclusive-

ment à la deuxième catégorie. À ceux qui non seulement connaissent l'Histoire du vin, mais qui sont également en mesure de percevoir les secrets de n'importe quel cru juste en l'admirant.

En clair, puisque Noël approche, l'ouvrage de M. Dovaz sera un cadeau plus qu'agréable aux personnes qui possèdent déjà dans leur bibliothèque, ou leur cuisine, trois livres. Soit, un album qui traite fort bien le

sujet dans son ensemble, un qui retrace les principales caractéristiques des vins de Bourgogne et un qui en fait autant avec les Bordelais.

Comme son appellation l'indique, il s'agit d'une encyclopédie et non d'un beau livre au sens le plus esthétique du terme. Autrement dit, M. Dovaz ne s'est pas attelé à produire un album dont le plaisir tient autant aux photos qu'aux informations qu'il dispense. Le but de cette entreprise a consisté à colliger avec minutie et à regrouper à l'intérieur d'un article, toutes les données nécessaires à la connaissance et à la compréhension d'un vin particulier.

Si l'on en croit le propos de M. Dovaz, le mérite de ce livre tient au fait qu'il est le premier à tracer un portrait plus qu'exhaustif de ces vins dits « crus bourgeois ». Dans sa présentation, cet érudit de l'œnologie spécifie que cette catégorie « n'a été consacrée jusqu'à présent par aucun classement officiel mais s'affirme désormais comme l'une des valeurs viticoles les plus sûres. S'il est vrai que nombre de propriétés incluses dans cet ensemble sont de fondation fort ancienne, il n'en reste pas moins vrai que la forte progression qualitative et quantitative de ce groupe homogène est un phénomène récent qui mérite l'intérêt de tout amateur ».

Tous ces crus Bourgeois étant originaires du Médoc, les articles rédigés par M. Dovaz ne concernent que les vins rouges. Pas moins de 220 d'entre eux sont traités en autant de monographies comprenant des cotations commentées, les traits propres au terroir, à la culture, la commercialisation et à la vinification de chaque marque.

De plus, chaque article se compose d'un excellent résumé d'Histoire. Prenons, par exemple, le Château de Malleret, un de ces vins ici disponible. Sous la plume de M. Dovaz, on y apprend que « les Du Vivier se succèdent à Malleret depuis 1827. Neuf ans après leur installation ils créent — en 1836 — le haras de Malleret et font bâtir des écuries selon la mode anglaise... ».

L'intérêt du livre de M. Dovaz réside avant tout dans sa grande qualité utilitaire, il fera le bonheur de ceux qui, pour paraphraser Baudelaire, ont déjà connues les « profondes joies du vin ».

Histoire d'un art: le collage

LE COLLAGE
papiers collés, papiers déchirés, papiers découpés
Florian Rodari Genève, éditions d'art Skira, collection Histoire d'un art, 1988, 179 pages, illustrations couleurs et noir et blanc.

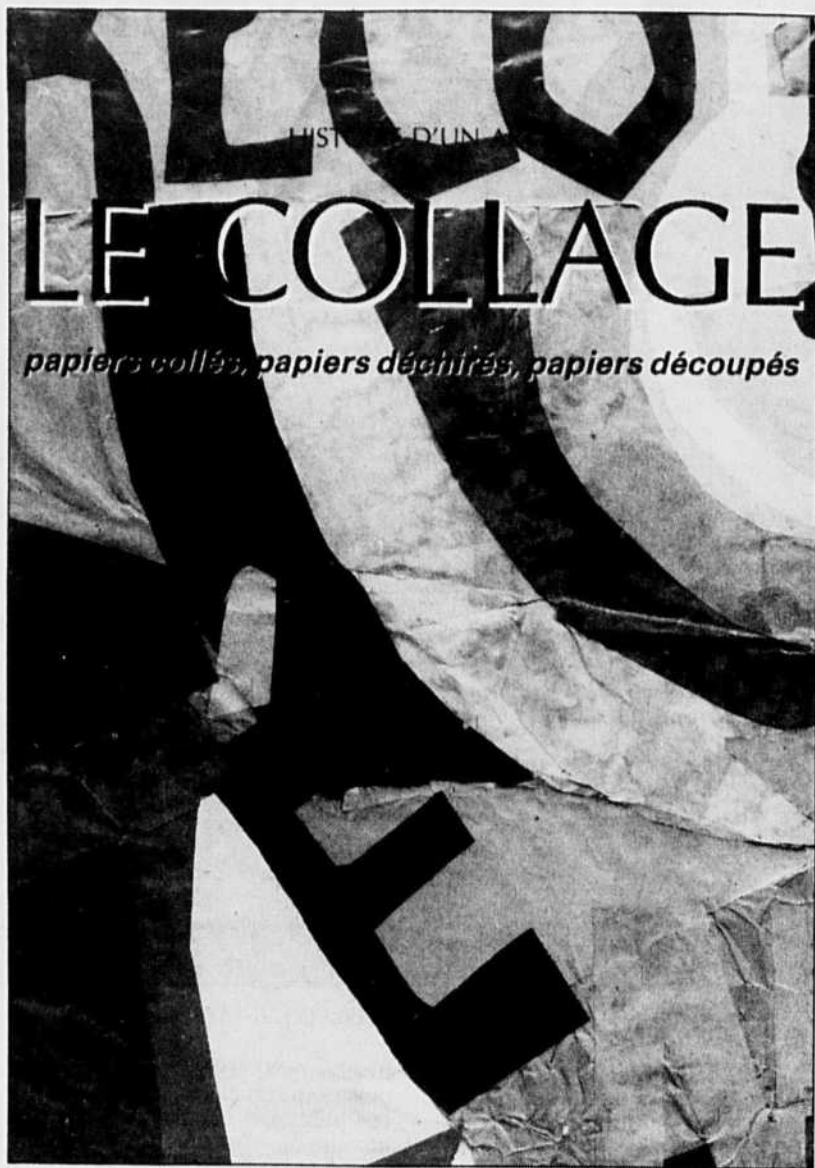
CLAIRE GRAVEL

Florian Rodari, critique d'art, poète, ancien directeur du Musée de l'Élysée de Lausanne et aujourd'hui éditeur, a écrit un somptueux ouvrage sur la pratique qui a révolutionné l'art au XXe siècle : le collage.

L'extension de la notion de collage dans l'art contemporain et l'universalité de son emploi sont stupéfiantes. Paulhan dira qu'il agit comme « une machine à voir ». Rodari va plus loin et parle de « machine à penser ». En effet, par le collage, l'artiste va au-delà des limites non de sa seule pratique du « faire », mais également de son imaginaire. Aussi son action s'étendra comme une trainée de poudre à toutes les sphères artistiques : théâtre, architecture, photographie, danse, film etc., faisant sauter les carcans des formalismes et les faisant accéder à une richesse insoupçonnée.

Rodari s'en tient au domaine des arts visuels, et c'est la véritable histoire d'un art qu'il analyse avec une verve non dénuée de poésie. Le texte est élaboré, et l'on va de surprise en surprise. Car si le collage est à la base de tous les événements esthétiques contemporains, du cubisme à l'Arte Povera, pour ne pas parler de ce vaste collage qu'est la post-modernité, qui sait qu'il remonte aux tableaux-poèmes japonais du XIIe siècle où le calligraphe inscrivait ses idéogrammes sur une feuille composée par la réunion de papiers peints ?

En Europe, c'est au XVIe siècle qu'apparaissent les *Cinivets*, ces images taillées au couteau qui deviendront des tableaux complexes où s'écrit la souplesse folle de la lame. Rodari nous convie à de belles leçons dans son texte dynamique. Il consacre des chapitres entiers aux œuvres géniales de Schwitters, de Max Ernst, de Matisse, analyse de

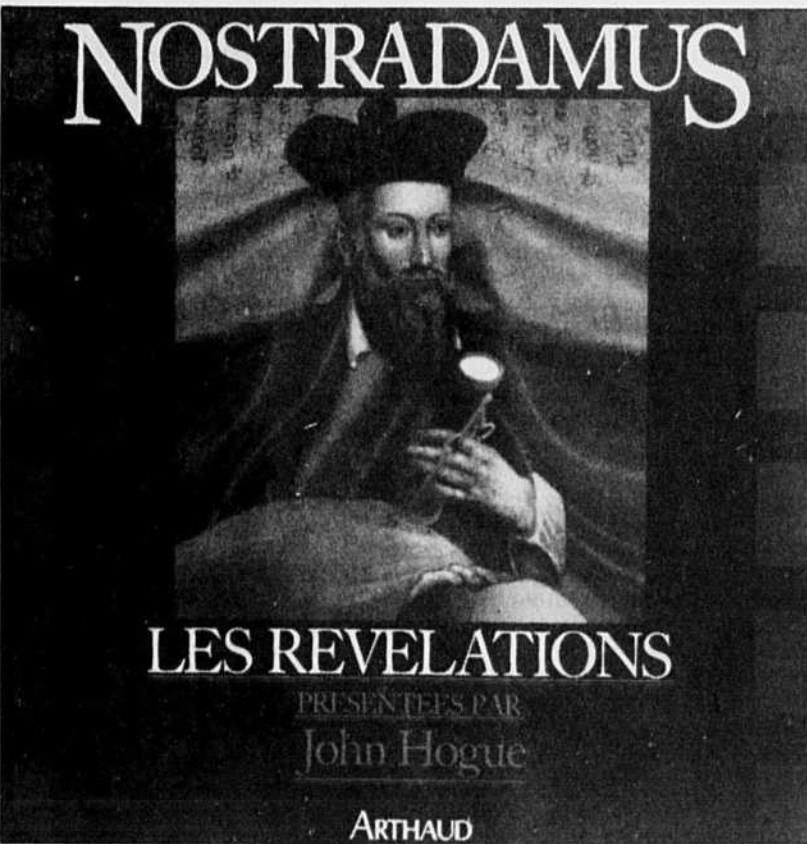


près les œuvres, travail inestimable autant pour l'historien d'art que pour le profane : l'œil glisse du texte à l'image avec un réel bonheur.

Les éditions Skira sont reconnues pour la haute qualité de leurs illustrations. Magnifiant les textures, les accidents et les transparences, elles rendent visible chaque élément collé comme formant plastique à part entière. Les choix d'œuvres sont remarquables et les femmes y occupent une place royale.

La peinture surréaliste nous apparaît, pour paraphraser Ernst,

« cette autre conquête du collage ». Breton affirmera que celui-ci correspond à ce qui a été voulu en poésie par Lautréamont et Rimbaud. La seconde partie du livre, intitulée *l'emprise du collage* montre comment, petit à petit, celui-ci est devenu le mode opératoire des œuvres, allant à la saturation chez Bernard Réquichot. Rodari s'interroge sur l'équivalence du divers et du même, sur l'indifférence du plein et du vide, il y répond par la quête spirituelle de Cy Twombly, Nicola de Maria et Josef Beuys. Un livre magnifique.



Il est possible de regarder les images sans croire aux prophéties

NOSTRADAMUS
LES RÉVELATIONS
John Hogue, (traduit de l'anglais par Edith Och) Paris, Éditions Arthaud
1988, 208 page, \$ 41.50

ODILE TREMBLAY

« De glaives loings terroirs de sang humides : Peste si grande viendra à la grand gousse. Proche secours & bien loins les remèdes. » Ces sibyllins propos sont signés Nostradamus. Et s'il faut en croire les exégètes du mage occitan, ils viennent prédire la ravageuse épidémie de sida qui déferlera sur la planète plus de quatre siècles après l'annonce du prophète. Tenons-nous bien : « ... les deux tiers du monde succomberont et dis-

paraîtront, prévoit-il. Un si grand nombre (mourra) que nul ne connaîtra les vrais propriétaires des champs et des maisons. »

Sur ses adeptes comme sur ses détracteurs, Nostradamus exerce une fascination qui ne se dément pas à travers les âges. Voici donc qu'un nouvel ouvrage est consacré au divin et que celui-ci relève en partie du livre d'images. Abondamment illustré avec planches couleur, photos et croquis, *Les révélations* est un volume qui se regarde tout autant qu'il se lit. Jean Hogue vient y réunir sous une même couverture une biographie du contesté personnage et un survol de ses plus troublantes prédictions. L'auteur décrypte surtout les quatrains se rapportant à un siècle qualifié de « très sinistre » par le prophète : le nôtre.

Il est né en Provence en 1503. As-

trologue réputé, médecin, herboriste et inventeur, Michel de Nostradamus cultivait, nous dit-on, un faible pour la magie hermétique. Médecin célèbre en son temps — il est parvenu à combattre la peste noire qui ravageait le Sud de la France — la postérité a surtout retenu ses étranges talents divinatoires. Consignées dans *Les Centuries*, une œuvre en dix volumes, ses mille prophéties (dont plusieurs se sont, à ce que prétend la rumeur publique, vérifiées de son vivant) ont fait trembler ses contemporains. Certains ont même préféré le suicide au sombre avenir que leur présageait le divin.

À l'aube du XXIe siècle, ses prédictions ne se font guère plus rassurantes. Cataclysmes et guerres nucléaires seraient le lot prochain d'un monde en sursis. Quant à l'anté-

christ, il se dissimulerait déjà parmi nous. Interprétant à sa façon les brumeux quatrains du visionnaire, Jean Hogue vient confronter dans son ouvrage, exemples et tableaux à l'appui, les révélations du mage aux événements passés et à venir. Des conquêtes napoléoniennes aux cendres de l'holocauste, de la révolution française à l'explosion de la navette Challenger, Nostradamus aurait, nous assure l'auteur, jusqu'ici tout prédit.

Que l'on prenne ou non le parti de l'incrédulité, ce beau livre se feuillette avec plaisir. À travers un panorama illustré de prophéties se dessine une figure vraiment énigmatique et intéressante : celle d'un homme de la renaissance qui s'est tenu jadis à la frontière de toutes les sciences, même les plus occultes : Nostradamus.

Une profusion de nouveautés pour tous les goûts.

LES ESSAIS

■ **HISTOIRE DE LA CLINIQUE DES CITOYENS DE SAINT-JACQUES**, de Robert Bolvin. Le récit d'une expérience unique, celle d'une clinique populaire autogérée, mais également une première autopsie, sans partisanerie, des militantismes des vingt dernières années.

■ **MONTRÉAL GRAFFITI BIS**, de Jeanne Demers, Josée Lambert et Line McMurray. Voici maintenant les graffitis d'intérieur, des couloirs du métro aux toilettes publiques femmes et hommes. Pour voyager voyeuse ou pour en savoir davantage sur cette pratique contre-culturelle.

■ **L'HOMME DÉSEMPARÉ / LES CRISES MASCULINES: LES COMPRENDRE POUR S'EN DÉPRENDRE**, de Michel Dorais. Pour mieux comprendre les transformations sociales profondes des 25 dernières années. Plus qu'un guide, une saine bouffée d'air rassurante.

■ **LA SCIENCE COMME MYTHE / POUR EN FINIR AVEC DARWIN ET LES THÉORIES DE L'ÉVOLUTION**, de Yvon Johanneau et Gilles Lane. Hubert Reeves et les évolutionnistes sont ici vivement pris à partie. L'aspect « délirant » des sciences y est exposé d'une manière claire et percutante. (Coll. Enjeux philosophiques).

■ **LE THÉÂTRE AU QUÉBEC 1825-1980 / REPERES ET PERSPECTIVES**, de René Legris, Jean-Marc Larrue, André-G. Bourassa et Gilbert David. Une vue d'ensemble de notre dramaturgie, de l'inauguration du Théâtre Royal par John Molson, en 1825, à l'affirmation d'un théâtre ayant enfin des assises nationales. Un bel ouvrage illustré de quelque 160 photos.

■ **AUTORITÉ POLITIQUE ET LIBERTÉ**, de Yves Roy. Un essai sur l'arbitraire des principes politiques. Jusqu'où peut aller un politicien pour imposer son point de

vue? Au nom de quoi un citoyen devrait-il obéir à l'autorité politique et se soumettre à ce pouvoir? (Coll. « Enjeux philosophiques ».)

■ **LE RÊVE D'UNE GÉNÉRATION / LES COMMUNISTES CANADIENS, LES PROCRÉES D'ESPIONNAGE ET LA GUERRE FROIDE**, de Merrill Welsford. Pour en savoir davantage sur cette sombre page de notre histoire qui a commencé avec les révélations du délateur Igor Gouzenko, les quelles allaient marquer le début de la guerre froide et déclencher une vague hystérique anticommuniste à travers tout le continent américain.

LA BONNE LITTÉRATURE

■ **LES MONTAGNES RUSSSES**, de Jacques Côté. Un premier roman hilarant et vivifiant: le portrait non équivoque d'une certaine jeunesse extrêmement débrouillarde et inventive — parce que n'ayant pas le choix — en quête comme tout un chacun de la joie de vivre et... du grand amour.

■ **LES RÉVÉLATIONS D'UN CRONOPÉ / ENTRETIENS AVEC JULIO CORTÁZAR**, de Ernesto Gonzalez Bermejo (traduit par Javier Garcia Mendez). Un ouvrage qui nous fait découvrir un des écrivains les plus passionnants et attachants de notre époque. Cortázar nous parle de son écriture, de son imaginaire et du fantastique, de la littérature sud-américaine, de son exil en France, etc. (Coll. « Latino-américaine ».)

■ **PLAIXE PILON**, de Jeanne d'Arc Jutras. Un roman tendre et dur à la fois qui nous

présente une vision insolite des rapports entre femmes. Un monde extravagant, à la frontière de la marginalité, où tendresse et violence ne font pas toujours bon ménage mais où la solidarité n'est pas un vain mot.

■ **AURÉLIE, MA SOEUR**, de Marie LaBerge. « Cinq nuits dans le solarium d'Aurèle, 45 ans, tante de la « Chatte », 23 ans, tante mais aussi complice et boussole affective d'une « chatte » qui fait fouguessement ses débuts dans l'existence... Une pièce dense, qui témoigne d'un sens aigu du dialogue. — A. Ponteau, Le Devoir »

■ **L'OEIL DU DÉLIRE**, de Danielle Roger. Ce recueil de nouvelles se veut une expérience signifiante et unique: d'emblée le lecteur est plongé dans un univers troublé, fait de rituels et de fantastique. L'environnement est immédiat. Une vision féminine de l'érotisme, dans un chassé-croisé de fantasmes et de rêves inavoués.

■ **LES ENFANTS N'ONT PAS DE SEXE?** du Théâtre de Carton. L'amour, la sexualité, la naissance, la difficulté des adultes à s'exprimer sur ces sujets, voici autant d'aspects abordés dans cette pièce qui réussit le tour de force de conjuguer information et divertissement. Un événement théâtral.

...ET TROIS RECUEILS DE POÉSIE:

■ **POÈTE, COMME JEUNE HOMME**, de Michel Albert; **PERFECTO NUIT**, de Lucien Francoeur, et **LEGENDES**, suivi de **SOMMATION SUR L'HISTOIRE**, de Renaud Longchamps.

vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

